LE ROSAIRE
ET
LA SAINTETÉ

par le

R. P. ÉDOUARD HUGON

DES FRÈRES PRÊCHEURS

P. LETHIELLEUX
10, RUE CASSETTE
PARIS
FRANCE

LES ÉDITIONS DU LÉVRIER
AV. N.-D. DE GRÂCE, MONTRÉAL
95, AVENUE EMPRESS, OTTAWA
CANADA

1948



LE ROSAIRE
ET
LA SAINTETÉ

APPROBATION

Nous avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, un travail du R. P. Edouard Hugon portant ce titre : « *Le Rosaire et la sainteté* ». C'est une étude sérieuse dans sa brièveté, avec de belles et hautes idées doctrinales, et une description intéressante et presque neuve des richesses de grâces renfermées dans le Rosaire. Les âmes pieuses et les prédicateurs eux-mêmes le liront utilement et y trouveront une ample nourriture.

Poitiers, le 19 juillet 1900.

Fr. Denys MÉZARD
des Fr. Prêcheurs

Fr. Henri DESQUEYROUS
des Fr. Prêcheurs

IMPRIMATUR

Fr. Joseph-Amb. LABORÉ
Prov. provinciæ Occit. Lugdunensis

IMPRIMATUR

Parisiis, die 9 Augusti 1900

E. THOMAS
Vic. gén.

AVANT-PROPOS

VUE D'ENSEMBLE SUR LES GRANDEURS DU ROSAIRE

Le prophète Isaïe nous invite à faire connaître aux peuples les inventions de Dieu. Notas facite in populis adinventiones ejus [1]. *Les inventions de Dieu ! Le langage humain est parfois impuissant à célébrer les chefs-d'œuvre du génie, mais, quand il s'agit des inventions divines, l'enthousiasme demeure muet, un glaive froid va jusqu'à l'âme : on admire et on se tait. Parmi ces inventions, il en est trois ineffables : l'Incarnation, la Maternité divine, l'Eucharistie. L'Homme-Dieu, la Mère de Dieu, le Saint-Sacrement : devant ces trois merveilles, l'intelligence anéantie ne peut que s'écrier : Silence ! le divin est là !*

Après les inventions de Dieu il y a celles de Marie. Elles sont toutes sublimes, car ce sont des inventions d'amour ; elles sont innombrables, car elles s'étendent à toutes les époques et à tous les pays. Entre toutes, l'une des plus excellentes est assurément le Rosaire. C'est par l'Ordre de Saint-Dominique et par la France qu'elle fut livrée à l'univers entier, et, dès qu'elle fut connue, le XIIIe siècle put entonner l'hosanna d'un radieux avenir.

1. Is. XII, 4.

Il y a dans l'institution du Rosaire plus qu'une œuvre de génie, nous y trouvons cette sagesse surnaturelle que les théologiens admirent dans l'institution des Sacrements.

Bien loin de nous la pensée d'égaler le Rosaire aux Sacrements, mais il est permis de constater à ce sujet plus d'une frappante analogie. Les Sacrements sont en parfaite harmonie avec la nature humaine, qui est à la fois sensible et spirituelle. Vouloir appliquer l'homme à des actes purement intellectuels serait le sevrer en quelque sorte d'un lait indispensable à sa félicité. Sa religion et son culte ont besoin d'un aliment extérieur ; ses Sacrements doivent être, comme lui-même, composés d'une âme et d'un corps. Les Sacrements ont un corps, car ils sont des signes sensibles ; ils ont une âme, car ils contiennent la vertu invisible du Très-Haut. Quelques paroles sont prononcées : soudain le signe est envahi par la majesté divine ; Dieu passe dans les Sacrements, puisque la grâce y passe, et en même temps que la grâce a touché l'âme, l'âme a touché Dieu.

De même la véritable prière est celle qui embrasse l'homme tout entier. Or le Rosaire a une âme et un corps : le corps, c'est la prière vocale ; l'âme, c'est la pensée du mystère, c'est la vertu céleste qui en découle. Comme les Sacrements, le Rosaire a sa matière et sa forme ; par son côté sensible il représente l'Humanité sainte du Sauveur, et parle à notre nature corporelle ; par sa vertu invisible et ses sublimes mystères, il repré-

sente la divinité du Christ, et s'adresse à notre nature supérieure, par laquelle nous touchons à l'ange et à **Dieu.**

Dans les Sacrements le signe sensible et la vertu des paroles forment un seul tout, comme dans le Christ la nature humaine et la nature divine s'unissent en une seule personne ; dans le Rosaire la prière vocale et la pensée du mystère forment un tout indivisible. Séparer la forme de la matière, c'est détruire le Sacrement ; séparer le mystère de la récitation, c'est détruire l'essence du Rosaire.

Les Sacrements sont comme le prolongement et la suite de l'Incarnation ; ce sont, pour ainsi dire, des reliques de Notre-Seigneur. Dans les Sacrements Jésus passe pour bénir et sauver ; il laisse échapper, comme autrefois, cette vertu qui guérit : Virtus de illo exibat et sanabat omnes [1]. *Dans le Rosaire il y a aussi Jésus qui passe. En énonçant chaque mystère, on pourrait dire : Le Fils de David va passer.* **Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.**

Les Sacrements sont les symboles extérieurs qui distinguent les chrétiens des infidèles ; le Rosaire est la dévotion distinctive des vrais catholiques. Les Sacrements sont les liens suaves et forts qui unissent les enfants du Christ ; par la participation aux mêmes Sacrements, les fidèles montrent qu'ils communient à la même foi, à la

1. Luc, VI, 19.

même espérance, au même amour ; par le Rosaire les chevaliers de Marie s'unissent de tous les points de la terre et confondent leurs voix dans le même amour et la même espérance. Le Rosaire est comme l'étendard que Dieu lève sur les nations pour les rassembler des quatre coins de l'univers. Elevabit signum in nationibus... et... colliget a quatuor plagis terræ [1].

Il serait facile de poursuivre ce parallèle entre les Sacrements, invention de Jésus, et le Rosaire, invention de Marie. Nous le résumons en quelques mots : L'homme a besoin du sensible ; les Sacrements et le Rosaire sont les signes qui élèvent l'âme jusqu'aux sommets d'où elle contemple les horizons célestes, Dieu, l'éternité. L'homme veut se nourrir du spirituel ; les Sacrements et le Rosaire lui en facilitent l'intelligence. L'homme a soif de l'infini ; les Sacrements et le Rosaire lui donnent Dieu.

Mais ce n'est là qu'un point de vue praticulier; le Rosaire a une étendue en quelque sorte illimitée.

L'homme touche au temps par son corps et ses faiblesses ; par les sommets de son âme, par sa destinée surnaturelle, il touche à l'éternité. Eh bien ! le Rosaire est assez vaste pour embrasser le temps et l'éternité elle-même. Il enchâsse tous les temps, puisqu'il contient ces insondables mystères qui sont le point central de tous les siècles

1. Is., XI, 12.

et dont la réalisation constitue ce que saint Paul appelle la plénitude des temps, plenitudo temporis [1]. *Il embrasse l'éternité. En effet, le Rosaire commence au ciel et dans l'éternité par le mystère de l'Incarnation, il se termine au ciel et dans l'éternité par les mystères de l'Ascension de Jésus et du Couronnement de Marie. Nous le commençons sur le cœur de l'adorable Trinité, nous le terminons sur le cœur de la Sainte Vierge. Du ciel au ciel, de l'éternité à l'éternité, voilà les étendues du Rosaire.*

Par là même, le Rosaire est le résumé de tout le christianisme. Le dogme tout entier se ramène au Rosaire. Le traité des Personnes divines, et celui de l'Incarnation, nous les rencontrons dès le premier mystère ; le traité des Sacrements, nous l'avons déjà effleuré ; quant au traité de l'Eucharistie, tout le monde sait que le Rosaire est, comme le Saint-Sacrement et la Sainte Messe, le mémorial de la vie, de la passion, de la mort, et de la résurrection de Notre-Seigneur. Le traité des fins dernières est contenu d'une manière saisissante et pratique dans les Mystères glorieux. Le Rosaire, c'est donc la théologie, mais la théologie qui prie, qui adore, qui dit par chacun de ses dogmes : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

La morale, qui traite des péchés et des vertus, se ramène à notre grande dévotion. On n'apprécie bien la malice infinie du péché mortel que lors-

1. *Gal.*, IV, 4.

qu'on voit, dans les Mystères douloureux, la justice divine s'acharner sur le Christ innocent, exiger de lui cette effroyable rançon de la croix, et qu'on entend Jésus s'écrier sous le poids de nos crimes : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Chacun des mystères est une sublime leçon de vertu, il y a plus que de l'héroïsme dans de tels exemples : ce sont les plus hauts sommets de la vie mystique. Ainsi le Rosaire, c'est la morale qui prie, qui pleure, qui expie, qui monte vers l'héroïsme en disant au Christ : Redemisti nos Deo in sanguine tuo, et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes [1].

L'histoire se résume dans le Rosaire, puisque cette dévotion contient Celui qui est le premier et le dernier mot de tous les événements, Celui dont la figure radieuse domine les deux versants de l'histoire, l'Ancien Testament et le Nouveau. Encore une fois, le Rosaire, c'est l'histoire qui prie, qui amène toutes les nations au Christ, en disant : Vous êtes l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin.

La question sociale elle-même est résolue par le Rosaire, comme Léon XIII le prouve éloquemment [2]. *Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi ces secousses qui troublent la paix des sociétés ? A cela il y a trois causes, dit le Souverain Pontife. La première, c'est l'aversion pour la vie humble et laborieuse, et le remède à ce mal se*

---

1. *Apoc.*, V, 9, 10.
2. Dans l'encyclique de 1893 sur le Rosaire.

trouve dans les Mystères joyeux ; la seconde, c'est l'horreur de tout ce qui fait souffrir, et le remède à ce mal se trouve dans les Mystères douloureux ; la troisième, c'est l'oubli des biens futurs, objet de notre espérance, et le remède à ce mal se trouve dans les Mystères glorieux. Oui, encore une fois, le Rosaire, c'est la question sociale résolue par ce cri triomphant : Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !

On voit, dès lors, quelle est la merveilleuse souplesse du Rosaire : il s'adapte à tous les sujets, à tous les temps, à toutes les personnes. Par sa partie matérielle et le côté extérieur de ses mystères, il est à la portée de toutes les intelligences, il devient le Psautier des ignorants ; par ses profondeurs divines, il est la Somme inépuisable du théologien. Il est donc la grande synthèse du Christianisme, tout est compris entre le commencement et la fin du Rosaire, de même que tous les temps sont compris entre les deux rives de l'éternité.

Il serait intéressant de comparer le Rosaire et la Somme de S. Thomas, le Rosaire et les temples chrétiens du moyen âge.

Tous les trois sont, chacun à sa manière, le résumé du Christianisme ; tous les trois sont un poème où se déroulent les merveilles du plan divin ; tous les trois sont le piédestal grandiose qui élève l'âme jusqu'à l'infini ; tous les trois sont un monument qui a défié les siècles, tous les trois sont vivifiés par le même souffle divin. Dans la

Somme, dans la cathédrale antique, dans le Rosaire, l'âme éprouve un bien-être indéfinissable ; elle se sent plus près de son pays natal, elle est plus près du ciel, elle est plus près de Dieu. Enfin, tous les trois sont orientés vers le même Christ : Jésus domine la Somme de S. Thomas, Jésus domine la cathédrale gothique, Jésus domine le Rosaire. Triple synthèse, triple enseignement, triple chant d'amour et de reconnaissance au même Dieu Sauveur.

Les deux premières sont l'œuvre du génie, mais le Rosaire est plus qu'une invention de génie : c'est une sagesse surnaturelle ; en un mot, c'est l'invention de Marie.

Il faudrait étudier les détails de cette vaste synthèse. mais nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu général ; nous n'abordons cette étude que par ses sommets, nous voulons simplement montrer, dans une vue d'ensemble, comment le Rosaire est le résumé de toutes les œuvres de Dieu.

L'œuvre divine se résume en deux mots : la création et le salut. Créer et sauver, faire des mondes et faire des élus, voilà où se ramènent toutes les merveilles du réel et de l'idéal. Après avoir accompli ces deux chefs-d'œuvre, Dieu peut se reposer. Il s'est reposé après six jours, non pas que sa toute-puissance fût fatiguée, mais pour contempler que son œuvre était belle. Et vidit Deus quod esset bonum [1]. *Hélas ! pour l'œuvre du salut*

1. *Genes.* I.

le géant de l'éternité a dû en quelque sorte se fatiguer, il a dû marcher longtemps et il s'est assis comme accablé de lassitude. Quærens me sedisti lassus.

Faire un élu, et même seulement donner la grâce à une âme, est une œuvre plus grande dans un sens, au dire de saint Augustin et de saint Thomas, que la création du ciel et de la terre. Nous voudrions montrer comment cette grande merveille de la grâce et de la sainteté est résumée dans le Rosaire. Cette dévotion nous révèle l'auteur *de la sainteté, les* modèles *de la sainteté, et nous enseigne la* pratique *de la sainteté. L'auteur de la sainteté c'est Jésus ; mais pour avoir la connaissance de l'Homme-Dieu, il faut étudier son Cœur, son Ame et sa divinité, et c'est le Rosaire qui nous fait cette révélation. Les modèles de la sainteté sont, après Jésus, Marie et saint Joseph, qui ont coopéré à l'œuvre de la rédemption, et c'est le Rosaire qui nous fait apprécier leur véritable rôle. La pratique de la sainteté embrasse l'ensemble de la perfection chrétienne depuis la charité commune jusqu'à la charité héroïque, et c'est le Rosaire qui nous initie à tous ces degrés de la vie spirituelle.*

Notre travail se divisera ainsi en trois parties:

1° Le Rosaire et l'auteur de la sainteté : Jésus.

2° Le Rosaire et les modèles de la sainteté : Marie et Joseph.

3° Le Rosaire et la pratique de la sainteté.

Nous n'abordons pas ici le côté canonique ou historique du Rosaire ; de nombreux et excellents ouvrages ont épuisé ces matières. Ce n'est pas non plus une étude doctrinale approfondie : nous exposons quelques considérations théologiques et pieuses qui pourront être utiles aux âmes intérieures, et sous un point de vue assez spécial pour ne pas faire double emploi avec les autres travaux parus sur le Rosaire. Nous avons voulu, selon le désir et dans l'intérêt de certaines personnes, que chaque chapitre, quoique rattaché aux autres par un lien logique, fût complet en lui-même et pût former une sorte de méditation indépendamment de ce qui suit et de ce qui précède. Cela explique et justifie certaines répétitions que nous nous sommes permises en quelques endroits. Puissent ces modestes pages faire mieux connaître et mieux aimer la Vierge du Rosaire et son divin Fils !

PREMIÈRE PARTIE

Le Rosaire et l'auteur de la Sainteté :

Jésus

son cœur, son âme

sa divinité

CHAPITRE PREMIER

LE ROSAIRE ET LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Dieu, qui est la perfection infinie, la pureté, la sainteté même, la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, a communiqué aux êtres créés, sans rien perdre de ce qu'il est en lui-même, quelques traits de plus en plus accentués de ses divins attributs. Nous, à qui il a été donné de pouvoir contempler et admirer, dans les créatures, ces reflets des perfections de leur Auteur, nous remarquons en elles deux genres de beauté : la beauté du gracieux, la beauté du sublime. La beauté du gracieux, c'est la lumière, ce sont les fleurs et tout cet ensemble de choses qui charment et ravissent notre esprit ; la beauté du sublime, c'est le vaste océan, ce sont les montagnes gigantesques, c'est l'immensité des cieux. Mais le gracieux n'est nulle part aussi admirable que dans le cœur humain, le cœur de l'enfant, le cœur de la vierge, le cœur de l'ami dévoué. La poésie la plus douce, la plus suave, est celle du cœur. De même, on a souvent comparé les abîmes et le sublime de l'océan avec les abîmes et le sublime du cœur.

Quel est le plus insondable, l'océan ou notre cœur ? On ne peut donc nommer le sublime sans nommer le cœur de l'homme, et, en particulier, le cœur des mères et le cœur des Saints.

Or, en formant le cœur du premier homme, Dieu avait un exemplaire, il regardait un idéal, il pensait au Cœur de son Christ, selon le mot de Tertullien : *Christus cogitabatur homo futurus.* Ah ! il est bien doux de se rappeler que Dieu, au jour de notre création, a pris modèle sur le Cœur de son Fils !

Ainsi, pour avoir le résumé des merveilles de notre monde, il faut connaître le cœur humain, et pour avoir l'idéal du cœur humain, il faut entrer dans les profondeurs du Sacré-Cœur de Jésus. Si nous voulons admirer le gracieux avec tous ses charmes, il nous faut donc contempler le divin Cœur de Notre-Seigneur : c'est de lui qu'il est écrit : *Speciosus forma præ filiis hominum, diffusa est gratia in labiis tuis* [1]. « Vous êtes le plus beau des enfants des hommes, la grâce est répandue sur vos lèvres ». Si nous voulons admirer le sublime dans toute sa beauté, comprendre, comme dit saint Paul, quelque chose de la sublimité et de la profondeur, *quæ sit sublimitas et profundum* [2], qui est en Jésus-Christ, il nous faut pénétrer encore dans son Cœur adorable.

Or le Rosaire nous révèle, dans ses Mystères, le gracieux et le sublime du Sacré-Cœur de Jésus.

1. Ps., 44, 3.
2. *Ephes.*, III, 18.

— Considérer le Sacré-Cœur d'une manière abstraite et comme séparée de la personne du Christ, est une grave illusion que réprouve la théologie. Le Rosaire est la véritable révélation du Sacré-Cœur, parce qu'il le considère dans le Tout divin dont ce Cœur est inséparable. Il nous le fait voir dans les circonstances où ce Cœur battait véritablement, il nous le montre vivant et agissant dans les temps et les lieux où ce Cœur a véritablement agi et vécu, avec tous les sentiments qui le faisaient tressaillir : ses sentiments à l'égard de son Père, à l'égard des hommes, à l'égard de lui-même. Dans les premiers Mystères, c'est le Cœur épanoui de tendresse et de joie ; dans les Mystères douloureux, c'est le Cœur enivré d'amour, abreuvé d'amertume ; dans les Mystères glorieux, c'est le Cœur toujours enivré d'amour, mais tressaillant dans son triomphe. Dans les Mystères joyeux, c'est la beauté du gracieux ; dans les Mystères douloureux et les Mystères glorieux, c'est la beauté du sublime.

Nous avons dit que le gracieux est surtout admirable dans le cœur de l'enfant. Après notre baptême, notre père et notre mère, nous contemplant avec amour dans notre berceau, disaient, dans un doux transport : Réjouissons-nous, un enfant nous est né, un homme est donné au monde. *Natus est homo in mundum* [1]. La famille céleste penchée avec plus de tendresse encore sur ce même berceau, disait de nous : Un Dieu nous est

1. JOAN., XVI, 21.

né, réjouissons-nous, un Dieu nous est né ! La grâce avait fait de nous des dieux, et le jeune cœur qui commençait à tressaillir était déjà le temple de la Trinité ; les anges, selon le mot du poète, contemplaient leur image dans ce berceau.

Mais que sont tous ces charmes devant la crèche de Bethléem, devant le Cœur de l'Enfant-Dieu ? « La grâce, la bonté de Dieu notre Sauveur, est apparue à tous les hommes, dit saint Paul ». Rien de plus touchant, de plus naïf, de plus doux, de plus gracieux que ces radieux événements de la nuit de Noël : le chant des anges, la visite des bergers, en un mot que ce berceau divin qui doit sauver le monde. On voudrait voir réunis dans un tableau toutes ces scènes qui encadrent la crèche de Jésus.

Ce tableau existe : c'est le Rosaire. Le Mystère de la Nativité est le tableau principal, les autres se groupent autour de lui comme des tableaux secondaires. C'est là vraiment que le Cœur de l'Enfant-Jésus se révèle avec toutes ses grâces : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri* [1]. Le langage de la poésie est seul capable d'exprimer ces charmes ravissants, c'est pourquoi nous laissons parler saint Alphonse de Liguori, qui les a chantés dans un poème délicieux :

« Les cieux ont suspendu leur douce harmonie, lorsque Marie a chanté pour endormir Jésus. De sa voix divine, la Vierge de beauté, plus brillante qu'une étoile, disait ainsi : « Mon fils, mon

1. *Til.*, II, 11.

Dieu, mon cher trésor, tu dors, et moi, je meurs d'amour pour ta beauté. Dans ton sommeil, ô mon bien, tu ne regardes pas ta mère ; mais l'air que tu respires est du feu pour moi. Tes yeux fermés me pénètrent de leurs traits ; que sera-ce de moi, quand tu les ouvriras ! Tes joues de rose ravissent mon cœur. O Dieu ! mon âme se meurt pour toi. Tes lèvres charmantes attirent mon baiser, pardonne, ô chéri, je n'en puis plus ». Elle se tait, et, pressant l'Enfant aimé sur son sein, elle déposa un baiser sur son visage. Mais l'Enfant se réveille, et de ses beaux yeux pleins d'amour, il regarde sa mère. O Dieu, pour la mère, ces yeux, ces regards, quel trait d'amour qui blesse et traverse son cœur !

« Et toi, mon âme, si dure, tu ne languis pas à ton tour, en voyant Marie languir de tendresse pour Jésus ? Divines beautés, je vous ai aimées tard ; mais désormais je brûlerai pour vous sans fin. Le Fils et la Mère, la Mère avec le Fils, la rose avec le lis auront pour jamais tous mes amours » [1].

La beauté du gracieux se révèle ensuite dans le cœur des vierges, dont tous les soupirs sont pour Dieu, la première beauté, la première vierge. Mais le type immaculé de tout ce qui est virginal, c'est assurément le Cœur de Jésus. Jésus, Dieu vierge, Fils d'une mère vierge, époux d'une Eglise vierge, quelle beauté ! Les âmes saintes l'ont bien

1. Traduction de Dom GUÉRANGER. *Année liturgique*, temps de Noël, tom. I, 27 janvier.

compris : ravies de ce pur idéal, elles vont immoler leur cœur sur la chaste poitrine de Jésus et goûter près de lui les austères délices de la charité. Par vos charmes, par votre beauté, ô divin Epoux des Vierges ! *specie tua et pulchritudine tua*, régnez sur tous les hommes !

Enfin la beauté du gracieux se manifeste dans le cœur de l'ami. *Amicus fidelis medicamentum Vitæ*, dit l'Esprit-Saint[1]. L'ami fidèle est le baume de notre vie, il sourit à nos joies, il répond à nos pleurs, il essuie nos larmes. Or, cet ami toujours fidèle, qui demeure quand tout passe, qui sourit quand nous pleurons, c'est le Dieu du Rosaire. L'amitié veut des égaux. Dans les premiers Mystères du Rosaire, Dieu se fait notre égal en prenant notre nature, il nous fait ses égaux en nous donnant la sienne : c'est bien le cœur suave de l'ami que nous sentons battre dans chaque mystère. Lorsque Jésus sourit aux bergers et aux mages, lorsqu'il instruit les docteurs et les simples, lorsqu'il laisse tomber de ses lèvres cette parole embaumée : Venez à moi, ô les souffrants et les affligés, je vous consolerai ! nous entendons la douce voix d'un ami, nous sentons le Cœur aimant et dévoué de Celui « qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes ». Nous n'insistons pas davantage sur ce côté gracieux du Sacré-Cœur ; la contemplation pieuse des Mystères du Rosaire, nous en fera goûter et savourer les charmes mieux que toutes les paroles.

1. *Eccli.*, VI, 16.

Il nous faut maintenant considérer dans le Sacré-Cœur de Jésus la beauté du sublime et de l'héroïsme. Quand l'héroïsme apparaît, la nature est comme terrassée : on sent que Dieu est là. Il y a dans tous les justes des germes d'héroïsme, ce sont les dons du Saint-Esprit. Dès que l'occasion se présente, ces énergies surnaturelles entrent en mouvement, l'héroïsme naît spontanément, comme la fleur de son germe : c'est le sublime qui passe. Voilà pourquoi le cœur maternel monte si vite au sublime, pourquoi la vie des Saints est comme tissue d'héroïsme. Les théologiens enseignent que toutes les vertus se sont trouvées réunies en Jésus-Christ dès l'instant de sa conception ; elles ont été portées jusqu'au degré le plus achevé, qui est le degré héroïque, et ici l'héroïsme est divin. Ces vertus parfaites qui ornent son âme ont, en quelque sorte, débordé de son Cœur sur le monde pour se manifester à nous. Nous pouvons dès lors affirmer qu'il a constamment vécu d'héroïsme, dans chacun de ses Mystères, dans la crèche comme sur la croix. C'est pourtant dans les Mystères douloureux que le sublime nous apparaît davantage.

Y a-t-il au monde une scène aussi mystérieuse, aussi profondément douloureuse, aussi grandiose que l'agonie de Jésus ? Réunissez les angoisses les plus poignantes, les amertumes les plus cruelles, les sacrifices les plus pénibles, les dévouements les plus admirables qui ont fait battre le cœur humain : vous aurez des trésors d'héroïsme, vous

aurez un océan d'afflictions. Vous aurez compris ce qu'est l'agonie de l'homme, vous n'aurez pas compris encore ce qu'est l'agonie du Cœur d'un Dieu. C'est là une scène ineffable : on se tait et on pleure, quand on considère un Dieu qui agonise.

Ce qui rend ce mystère si sublime, c'est l'amour sacrifié. Jésus voyait d'avance qu'il serait le grand méconnu, le grand méprisé, le grand persécuté ; il entendait d'avance la voix des peuples lui renvoyer cet écho douloureux : *L'amour n'est pas aimé, l'amour est détesté.* Et, néanmoins, le Cœur de Jésus criait plus fort que les outrages impies et sacrilèges des hommes et des démons auxquels il s'est livré. Les larmes crient, mais surtout c'est l'amour qui crie : *Clamant lacrymæ, sed super omnia clamat amor !*

Dans la Flagellation, dans le Couronnement d'épines, dans le Portement de la Croix, c'est le même héroïsme. Au prétoire, dans les rues de Jérusalem, sur le chemin du Calvaire, nous entendons les cris de la foule, les insultes des bourreaux, mais surtout nous entendons la voix du Sacré-Cœur, la voix de l'amour et du sang, la voix du sublime : *Clamant lacrymæ, clamant vulnera, sed super omnia clamat amor !* vos larmes crient, vos blessures crient, ô Jésus ! mais surtout c'est votre amour qui crie.

Enfin Dieu et la mort se rencontrent sur le Golgotha : Dieu et la mort ! quel spectacle solennel et terrible ! Dieu et la mort, quelle rencontre ! Et c'est Dieu qui veut être le vaincu. Mais la mort,

qui croyait triompher, ne fait que donner à Jésus un nom plus beau : Dieu est l'amour tout-puissant, l'amour créateur ; maintenant il a un nom nouveau : il est l'amour victime !

Le Crucifiement de Jésus c'est la perfection du sublime, puisque c'est la perfection de l'amour dans la perfection du sacrifice. Il restait quelques gouttes de sang dans le Cœur du divin crucifié. Ah ! il faut que tout soit versé. Soldat, viens ouvrir ce cœur. *Et continuo exivit sanguis et aqua*[1]. Le côté est ouvert, et il en sort de l'eau et du sang. Cette fois il ne reste plus rien à donner, l'immolation est totale : c'est bien la perfection de l'amour dans la perfection du sacrifice de l'Homme-Dieu. Ainsi, le sublime est dans toute la Passion de Jésus, sublime divin dont il est impossible à l'homme et à toute intelligence créée de mesurer la hauteur.

Dans le mystère de la Résurrection, c'est encore Dieu et la mort qui se rencontrent, mais cette fois Dieu est le vainqueur. Héroïque en se laissant briser par le trépas, le Cœur de Jésus est de nouveau sublime en triomphant de la mort et de l'enfer pour nous communiquer sa vie surnaturelle. Les derniers Mystères s'achèvent dans le ciel : c'est le sublime de la gloire, le sublime de l'éternité. Ici surtout nous sommes dans l'infini, dans le divin : il vaut mieux se taire devant cet infini dont il est dit : « L'œil de l'homme ne l'a

1. JOAN., XIX, 34.

point vu, son oreille ne l'a point entendu, son cœur ne l'a point senti »[1].

Voilà de quelle manière admirable, toutes les beautés du gracieux, et du sublime, se trouvent résumées dans le Cœur de Jésus, et par là même dans le Rosaire, qui en est la révélation. Double raison pour nous de contempler et d'honorer ce Cœur divin, par la méditation du Saint Rosaire, afin d'obtenir de lui, par l'intercession de la Mère Immaculée, l'abondance des grâces divines dont il est la source et la plénitude.

1. I *Cor.*, II, 9.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE ROSAIRE ET L'ÂME DE JÉSUS

SA SCIENCE

Nous étions dans le Cœur de Jésus, pénétrons plus avant : au delà des abîmes du cœur sont les abîmes de l'âme, descendons encore : au delà des abîmes de l'âme, se trouvent les abîmes de la divinité. Le Rosaire nous fait aller ainsi de profondeurs en profondeurs : des profondeurs et des abîmes du cœur dans les profondeurs et les abîmes de l'âme ; des profondeurs et des abîmes de l'âme dans les profondeurs et les abîmes de la divinité.

Qu'il nous soit permis d'abord d'entrer quelques instants dans l'âme sainte de Notre Sauveur.

Elle est le chef-d'œuvre dans lequel Dieu a réuni toutes les perfections du monde humain et du monde angélique. Les richesses de ces deux mondes se résument ainsi : la science ou la vérité, la sainteté ou la grâce. Le royaume des esprits est un royaume de lumière ; la science est un soleil allumé au faîte des intelligences, la vérité est la splendeur qui couronne ces sommets radieux. Ce

qui est incomparablement plus beau que la science, c'est une volonté, c'est une nature transfigurée en celle de Dieu. Cette transfiguration, c'est la sainteté ; ce qui la produit, c'est la grâce.

Au-dessus du soleil de la science resplendit dans les anges et dans l'âme juste le soleil de la grâce. Ainsi la grâce et la vérité sont le commun trésor des deux mondes intellectuels. Il nous sera facile de montrer que la science et la grâce de Jésus-Christ surpassent la science et la grâce des anges et des hommes ensemble. Les perfections de ces deux mondes sont donc réunies en Jésus ; le ciel humain et le ciel angélique se reflètent tout entiers dans l'âme adorable du Sauveur : *Plenum gratiæ et veritatis,* il est plein de grâce et de vérité [1].

Nous allons essayer d'étudier, quoique d'une manière sommaire, la science et la grâce de Notre-Seigneur.

Saint Paul affirme que tous les trésors de la sagesse et de la science sont cachés dans le Christ : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* [2]. — Toute la science de l'humanité, toutes les connaissances des chérubins et des séraphins condensées dans un seul esprit formeraient assurément un riche et vaste trésor, mais il serait permis de le sonder ; ce serait peut-être un océan, ce ne serait pas l'abîme sans limites.

Dans Jésus-Christ il est impossible d'attein-

1. JOAN., I, 14.
2. *Col.*, II, 3.

dre jusqu'au fond ; comme dans un abîme, des profondeurs nouvelles succèdent sans cesse aux profondeurs explorées, ainsi, dans la science du Verbe Incarné, aux abîmes que nous essayons de sonder succèdent toujours et sans fin d'autres profondeurs cachées : *Absconditi !* Ces trésors sont cachés, il sera impossible de les découvrir tout entiers.

Sans parler de la science divine, qui est infinie, il y a en Jésus-Christ trois sortes de sciences : la science béatifique, la science infuse, la science expérimentale. Dès le premier instant de sa création, l'âme de Jésus a eu les yeux ouverts sur l'infini, elle a contemplé Dieu face à face, et s'est enivrée à ce torrent de délices qui a pour source l'éternité. Puisque toute gloire dérive du Christ, il devait avoir le premier ce qu'il donne aux autres. Il a donc joui de la gloire dès sa conception. En vertu de sa science béatifique, l'âme du Verbe connaît le passé, le présent, l'avenir. Maître absolu de la terre et du ciel, il ne doit rien ignorer de ce qui arrive dans son empire ; juge des vivants et des morts, il doit savoir tout ce qui sera soumis à son tribunal : chacune de nos actions, nos plus intimes pensées, les plus secrets mouvements de notre cœur. Tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera est présent à sa vue.

La méditation du Rosaire nous rappellera tout cela. Dans le Mystère de l'Annonciation, par exemple, Jésus-Christ me connaissait déjà, il pensait à moi ; il lisait dans mon esprit toutes mes

pensées, dans mon cœur tous mes sentiments ; il savait d'avance toutes mes ingratitudes, et cependant il m'aimait, il m'offrait son Cœur, et m'appelait suavement par mon nom. Il m'est doux d'ajouter qu'il connaissait mes adorations, mes affections, mes désirs, il me voyait enrôlé dans la grande armée du Rosaire, il savait l'acte d'amour que je lui ferais en ce moment en récitant cette dizaine, et il m'en remerciait d'avance.

Il en est de même des autres Mystères. Ainsi donc, en méditant le Rosaire, nous entrerons dans l'âme Jésus, nous nous souviendrons qu'elle connaît tout ce que nous allons lui dire ; elle a vu ce que nous avons fait avant notre prière, elle voit comment nous prions à cette heure, elle sait ce que nous ferons après notre Rosaire. Nous nous efforcerons de nous tenir devant elle avec le plus grand respect et le plus vif amour et, après notre récitation, de ne rien faire qui puisse offenser son regard. Nous nous rappellerons aussi que nous parlons à une âme bienheureuse qui peut et veut nous donner le bonheur éternel. Nous lui dirons dans chaque Mystère : « O sainte âme de mon Sauveur ! par vos joies, par vos souffrances, par vos triomphes, faites-nous arriver à la vision béatifique, afin que nous puissions nous unir complètement à vous, comme la flamme s'unit à la flamme, comme l'amour s'unit à l'amour ! »

En second lieu, il y a dans l'âme du Christ une science infuse, à la manière de la connaissance angélique. Les hommes sont obligés de men-

dier leurs connaissances au monde extérieur ; la vérité est bien la manne de notre esprit, mais nous devons la cueillir peu à peu et par un pénible labeur sur les vastes champs de la création. Pour les anges il n'en est pas ainsi : la manne est tombée directement dans leur intelligence ; dès le matin de leur création, Dieu a imprimé en eux des idées puissantes dans lesquelles ils connaissent tout l'ensemble de l'univers. Le Christ, roi des anges, ne pouvait manquer d'une perfection qui enrichit ses sujets. Son âme a eu, elle aussi, dès le matin de sa création, une science infuse incomparablement plus étendue que la science angélique. Les anges, par leurs idées innées, savent toutes les choses de la nature, mais ils ne connaissent ni les décrets de la volonté divine, ni l'avenir, ni les secrets des cœurs. L'âme du Verbe connaît, par sa science infuse, tout ce qui appartient au don de sagesse ou de prophétie, le passé, le présent, l'avenir, les secrets des cœurs ; en un mot, sa science infuse, par rapport aux choses créées, est aussi universelle que sa science béatifique.

Le Rosaire, en même temps qu'il nous introduit dans le sanctuaire de cette âme bénie, nous fait participer, en quelque manière, à sa science infuse. Il nous initie à ces grands Mystères que les anges n'ont connus que peu à peu : quelques instants nous apprennent plus de vérités surnaturelles que n'en révèlent aux anges les longs siècles qui ont précédé l'Incarnation. Toutes les révélations, toutes les prophéties de l'Ancien Testament

sont contenues dans le Rosaire, comme dans leur réalisation : la récitation de quelques dizaines nous fait repasser tout l'ensemble de l'ordre surnaturel. Les âmes privilégiées, qui pénètrent plus avant dans cette méditation, y reçoivent parfois de véritables communications célestes ; à force d'entrer dans l'âme du Christ, elles s'illuminent à ses clartés, et connaissent ses secrets. La science infuse n'est pas un fait rare dans les annales de la sainteté, bien des Saints l'ont puisée dans la méditation des Mystères du Rosaire.

Nous ne pouvons pas tous prétendre à ces faveurs extraordinaires ; mais tous, du moment que nous unissons notre âme à l'âme du Sauveur, nous avons le droit d'espérer des grâces d'illumination pour mieux saisir les vérités que nous méditons : de cette âme divine jailliront sur notre intelligence des éclairs surnaturels qui illumineront les profondeurs de ces mystères. Notre foi sera plus éclairée après la récitation de notre chère prière, et, de la sorte, le Rosaire aura été une véritable participation à la science infuse du Christ.

— Enfin il y a en Notre-Seigneur la science acquise ou expérimentale. Ses deux sciences supérieures n'ont pas éteint l'activité naturelle de son esprit. Au point de vue purement humain, Jésus-Christ a été le plus grand de tous les génies : tout ce qu'il y a de fécond et de créateur dans l'âme des poètes, de pur et d'idéal dans celle des artistes, de noble et de généreux dans celle des orateurs,

s'est trouvé réuni en son âme. Il est le plus parfait représentant de l'humanité ; les autres génies ne sont pas même, devant lui, ce qu'est un enfant devant un géant, ce qu'est une obscure planète devant le soleil. Son esprit pénétrant allait directement jusqu'au fond des choses, d'un seul regard il avait lu toute la vérité. Il a cueilli sans fatigue dans les champs de la création cette connaissance expérimentale qui nous coûte tant de labeur.

Par sa seule science acquise, il a connu toutes les vérités auxquelles la raison peut s'élever, il a sondé tous les secrets de la nature, il a vu d'avance toutes les merveilleuses inventions dont l'homme est capable. Il a été lui-même son propre maître ; docteur des anges et des hommes, il ne devait rien apprendre de personne.

Sa science béatifique et sa science infuse sont demeurées invariables, car elles étaient complètes dès le premier instant ; mais il y a eu un véritable progrès dans sa science expérimentale. Selon saint Thomas, il faut prendre à la lettre ces paroles de l'Evangile : « Jésus avançait en sagesse et en âge » [1]. Son intelligence s'est développée continuellement jusqu'au jour où elle s'est reposée dans la perfection.

Or, Notre-Seigneur a acquis cette science par chacun de ses actes et dans les principaux événements de sa vie que nous rappellent les Mystères joyeux. La méditation du Rosaire nous met donc en contact avec elle, et, dès lors, il est naturel que

1. Luc, II, 52.

Jésus, notre Docteur, nous communique des secours abondants pour nous faire acquérir même la science humaine nécessaire à notre état. Si notre vocation nous impose l'étude, nous trouverons un puissant auxiliaire dans le Psautier de Marie. Récitons quelques *Ave,* entrons dans les profondeurs du Christ, notre travail sera très suave, très fructueux ; comme Jésus, nous avancerons vite en science et en sagesse. C'est dans le Rosaire que des génies célèbres allaient chercher l'inspiration. Qu'il suffise de citer ici Michel-Ange et Joseph Haydn. On conserve encore deux gros chapelets de Michel-Ange qui ont l'air très usés. Quant à Joseph Haydn, on connaît son célèbre témoignage: « Lorsque la composition ne va plus bien, je me promène de long en large dans ma chambre, mon chapelet à la main, je récite quelques *Ave Maria,* et alors, les idées me reviennent de nouveau ».

Heureuse l'étude ainsi comprise, heureux les moments passés près de l'âme adorable de Celui qui fait les génies et qui fait les Saints !

CHAPITRE TROISIÈME

LE ROSAIRE ET L'ÂME DE JÉSUS

SA GRÂCE

Nous avons été initiés par le Rosaire à la triple science du Verbe Incarné ; mais, pour avoir la révélation complète de son âme, il nous faut considérer en elle la plénitude de la grâce. *Plenum gratiæ*. C'est la grâce avant tout qui fait la beauté des êtres. Une Sainte disait : Si nous voyions une âme en état de grâce, nous en mourrions d'admiration et de joie, et, d'après saint Thomas, donner la grâce à un pécheur est une œuvre plus grande, en un sens, que la création du ciel et de la terre [1]. Décrire les beautés de la grâce c'est donc décrire les splendeurs de l'âme de Jésus, et il est même impossible de soupçonner les trésors de cette âme adorable, si nous ne connaissons pas le prix de la grâce. C'est pourquoi nous allons essayer de décrire à grands traits les merveilles que la grâce a opérées dans l'âme du Sauveur ; nous montrerons ensuite comment la grâce du Christ nous est communiquée par le Rosaire.

---

1. Ia IIæ, q. 113, art. IX.

La grâce est un don céleste qui fait de nous des êtres surnaturels, qui fait de nous en quelque sorte des dieux, qui fait habiter Dieu en nous.

D'abord elle élargit les étroites frontières de notre nature, elle nous élève au-dessus de l'humanité et même au-dessus de la nature angélique. Si les anges n'avaient pas la grâce, ils seraient au-dessous de nous, et, dans le ciel, les saints qui auront eu plus de grâce que les anges seront placés plus haut.

Lors même que Dieu créerait des êtres plus parfaits que les séraphins, il faudrait toujours crier : Plus haut ! plus haut ! ce n'est pas là le surnaturel.

Le surnaturel nous met au niveau de Dieu, c'est une seconde nature ajoutée à la première. Dans l'ordre naturel, nous avons d'abord une âme : dans l'ordre surnaturel, il y a aussi une âme. La grâce, dit Saint Augustin, est l'âme de notre âme. Dans l'ordre naturel nous avons des facultés : l'intelligence, la volonté, les sens ; dans l'ordre surnaturel, nous avons pour facultés les vertus infuses. Ce sont d'abord les vertus théologales, qui plongent leurs racines jusqu'en Dieu ; les vertus cardinales avec leurs innombrables ramifications ; plus haut les dons du Saint-Esprit, qui sont comme des germes d'héroïsme. Ce n'est pas tout. Le surnaturel nous donne des opérations nouvelles : les vertus et les dons sont couronnés par les douze fruits du Saint-Esprit, et par ce qu'on appelle les béatitudes évangéliques. Tel est,

en quelques mots, cet ensemble merveilleux du surnaturel : A la base la grâce, ensuite les vertus infuses, plus haut les sept dons, plus haut les douze fruits du Saint-Esprit, au sommet les béatitudes évangéliques.

Mais nous n'avons encore rien dit ; la grâce fait de nous des dieux [1]. *Ego dixi : dii estis !* Si nous avions le regard assez puissant, nous apercevrions dans l'âme juste les traits divins, et, pour ainsi dire, la figure de Dieu. La grâce, selon l'expression des Saints Pères, est le miroir brillant dans lequel Dieu se contemple et se reconnaît. Or, Dieu ne peut se reconnaître que dans un dieu. Oui, si nous sommes le miroir du Seigneur, il faut que nous reflétions en nous les traits de la face divine. En saluant l'âme en état de grâce, saluons donc la figure de Dieu ! *Divinæ consortes naturæ* [2], dit saint Pierre. La grâce nous rend participants de la nature divine.

Quand on plonge l'or dans la fournaise, tout en gardant ses propriétés, il devient feu, il prend la couleur, la chaleur, la lumière du feu. La grâce nous plonge dans l'être divin, et l'homme, sans perdre sa nature, est tout pénétré de Dieu : il est flamme comme Dieu, il est amour comme Dieu, il pense en Dieu, il agit en Dieu. Les rois sont fiers de leur sang ; il y a dans tous les justes un sang royal, un sang divin, qui descend de Jésus-Christ en nous, comme la vigne communique son in-

1. Ps., 81, 6.
2. II Petr., I, 4.

fluence et sa vie jusqu'aux derniers rejetons. Les héros de l'antiquité païenne voulaient se faire passer pour les fils d'un dieu. C'étaient là de sacrilèges fables ; pour nous c'est une réalité. Notre généalogie est vraiment céleste, nous pouvons dire avec saint Paul : *Genus sumus Dei* [1], nous sommes de la race de Dieu. De Dieu ! c'est là notre particule de noblesse, nous avons le droit d'en être fiers !

Enfin la grâce nous donne la personne même de Dieu. C'est le suave mystère que les théologiens appellent l'habitation de la Trinité en nous.

La grâce consacre notre âme de son invisible onction et en fait un temple où Dieu se complaît. *Vos estis templum Dei vivi* [2], dit saint Paul, et saint Bernard observe que les cérémonies du baptême ressemblent de très près aux cérémonies de la consécration d'une église. Mais un temple, une église, sont faits pour que Dieu y habite. Eh bien ! disent les trois Personnes, nous viendrons dans cette âme, et nous y ferons notre demeure. *Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus* [3]. La Trinité est donc aussi réellement présente dans l'âme du juste que Jésus-Christ est présent dans nos églises. Comme le calice de l'autel contient véritablement le sang de Jésus, ainsi nos âmes contiennent véritablement l'Esprit-Saint. Calice de l'autel, calice de l'âme sainte, l'un et l'autre vous abritez un Dieu !

1. *Act.*, XVII, 28, 29.
2. II, *Cor.*, VI, 16.
3. JOAN., XIV, 23.

L'habitation de la Trinité, c'est la présence de l'ami avec l'ami, de l'époux avec l'épouse. Si nous avons des épreuves, il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour trouver un consolateur : il suffit d'entrer dans notre âme ; les trois personnes sont là pour sourire à nos pleurs, pour essuyer nos larmes. Elles transfigurent notre intelligence, elles nous font voir toutes choses avec les lumières et les couleurs de l'éternité, en sorte que dans tous les événements de ce monde nous apercevons la marche de Dieu, et nous disons avec l'Ecriture : *Ecce Dominus transit !*[1] Voici le Seigneur qui passe ! Elles transfigurent notre volonté, elles nous font trouver dans tout ce qui nous arrive une saveur divine ; les épreuves et la mort même deviennent un breuvage qu'on savoure avec ivresse. *Gustare mortem.*

Enfin elles transfigurent notre corps. Il y a, en effet dans le corps des Saints une beauté secrète, une splendeur cachée, qui se révèle parfois à l'heure de la mort. Jusque dans le tombeau, une sorte de majesté divine protégera notre poussière ; jusque dans la corruption, il y aura dans nos membres comme une inscription invisible, qui dira : Respectez cette poussière, c'est un immortel qui sommeille, ces membres ont jadis été le temple de la Trinité, ils sont sacrés pour la résurrection.

En parlant de la grâce, nous n'avons pas quitté Notre-Seigneur, car c'est en lui que la grâce a épuisé tous ses trésors. Toutes ces merveilles sur-

1. III, *Reg.*, XIX, 11.

naturelles, que nous avons essayé de décrire, se trouvent en lui à un degré suréminent. Dès le premier instant de sa création, son âme bienheureuse a été inondée de tous les torrents de la grâce. Plus on est près d'une source, plus on participe à l'abondance de ses flots ; plus on est rapproché d'un foyer, plus on ressent les effets de sa chaleur et de sa lumière. La source, l'océan de la grâce, le foyer, le soleil de l'amour, c'est la divinité. Mais est-il possible d'être plus près de Dieu que l'a été l'âme de Notre-Seigneur ! La divinité et cette âme sainte s'embrassent dans une étreinte ineffable et si étroite, qu'il en résulte une seule personne. Touchant ainsi à l'océan de la grâce, cette âme en a été tout inondée, l'océan s'est déversé en elle et a comblé toutes ses profondeurs. *Plenum gratiæ.* C'est la plénitude qui déborde ; impossible d'y rien ajouter. Que peut-on ajouter à l'abîme, quand l'abîme est rempli ?

Sous l'influence de cette grâce, toutes les vertus s'épanouissent dans l'âme du Verbe, toutes portent cette fleur exquise, qui est l'héroïsme. Les vertus qui appartiennent à l'état d'imperfection n'ont pas de place dans ce jardin ; mais toutes les autres vertus, vertus naturelles, vertus infuses, dons et fruits du Saint-Esprit, pouvoir des miracles, don de prophétie : en un mot, tout ce qu'il y a de plus ravissant dans l'ordre surnaturel y fleurit comme dans une terre vierge fécondée par le soleil de l'éternité. Tout ce que Dieu a fait de beau dans la nature et dans la grâce, il l'a réuni

dans l'âme de son Fils. Ah ! c'est ici le cas de dire : Si nous voyions l'âme de Jésus, nous tomberions dans une extase d'admiration, d'ivresse et d'amour. Dieu nous réserve ce ravissement pour l'éternité ; mais, dès maintenant, le Rosaire peut nous en donner un avant-goût et nous communiquer la grâce du Christ.

Pour avoir la révélation d'une âme, il faut évidemment l'étudier dans les circonstances où elle se trahit, dans les événements où se reflète son intérieur. Dans quelles circonstances l'intérieur de Jésus s'est-il mieux reflété que dans les Mystères du Rosaire ? Il croissait en grâce, dit l'Evangile, c'est-à-dire que sa grâce laissait paraître à l'extérieur ses effets merveilleux ; dans chacun des Mystères, elle rayonnait à travers le voile d'une chair transparente. Il suffit de voir Jésus agir, parler, enseigner, pour entrevoir quelques éclairs de cette grâce cachée. Eh bien ! dans la méditation intime du Rosaire, l'âme du Christ passe devant nous, sa grâce rayonne encore à travers l'écorce du Mystère ; elle vient jusqu'à nous ; nous, nous pénétrons jusqu'à elle. Oui, le Rosaire est la vivante révélation de l'âme du Christ et de ses trésors divins.

Il y a plus. Nous voudrions montrer surtout que le Rosaire nous applique même la grâce de Notre-Seigneur. La grâce que le Christ a reçue l'a constitué chef spirituel de l'humanité et l'a rendu capable de mériter pour nous. Il n'est aucun bien surnaturel qui ne dérive de cette cause prin-

cipale. Jésus est le grand réservoir auquel tous les hommes doivent puiser pour être sauvés, il est le vaste océan de la grâce. On y puise sans cesse, et le profond abîme demeure toujours plein. Mais l'Humanité du Verbe nous a mérité la grâce par chacun des Mystères. On voit dès lors que, en méditant le Rosaire, nous sommes en contact avec la source d'où nous vient le salut : une communication s'établit entre le Christ et nous, la vie divine jaillit dans notre âme à flots pressés. Aussi, d'après un saint Docteur, chaque Mystère est comme le sein fécond d'où coule le lait de la grâce; en récitant les dizaines, nous suçons pour ainsi dire le lait du ciel.

Sans doute, il faut se garder ici d'une exagération. Nous ne voulons pas faire croire que le Rosaire nous applique directement la grâce sanctifiante, à la manière d'un Sacrement ; une telle efficacité n'appartient ni au Rosaire, ni à aucune autre dévotion. Ce serait une erreur de prétendre que la récitation suffit par elle-même pour nous donner une augmentation de grâce ; mais il n'y a aucune illusion à croire que, par le fait même que nous sommes pieusement unis aux Mystères qui ont opéré notre salut, des grâces actuelles découleront de cette méditation. Au dire de l'Evangile, il suffisait de toucher les vêtements du Sauveur pour être guéri. Chaque Mystère du Rosaire n'est-il pas comme une frange du manteau divin ? Dès que nous commençons les *Ave*, nous touchons en quelque sorte la frange divine : n'avons-nous pas

le droit d'espérer qu'une vertu s'en échappera pour nous guérir ? *Virtus de illo exibat et sanabat omnes* [1].

Le Mystère qui a expié l'orgueil nous donnera des secours particuliers pour pratiquer l'humilité ; le Mystère qui a expié le vice impur aura une efficacité spéciale pour nous appliquer la chasteté, et ainsi des autres Mystères.

Notre-Seigneur est comme un grand soleil, qui éclaire tout homme venant en ce monde ; le Rosaire nous expose à sa lumière et à sa chaleur. Nous assistons au lever de ce soleil de justice dans les Mystères de l'Annonciation et de la Nativité ; nous le contemplons en son plein midi, dans tout son éclat, en méditant les Mystères glorieux. Sa chaleur rayonne sur nous ; nous reflétons sa splendeur. Notre âme se réchauffe au feu même de la divinité, nous sommes flammes comme Dieu, amour comme Dieu. Oh ! si nous savions profiter de notre précieuse dévotion, comme nous avancerions vite dans les voies spirituelles ! C'est dans le Rosaire que les grandes âmes de l'Ordre de Saint-Dominique ont trouvé le secret de leur sainteté si aimable et si féconde. Notre Frère Marie-Raphaël Meysson, de pieuse et douce mémoire [2], appelait le Rosaire un secret de sainteté. Caché dans l'âme adorable de son Dieu, il s'abreuvait à la source de la grâce, il y

1. Luc, VI, 19.
2. Lire le très édifiant ouvrage intitulé : *Vie intérieure du Fr. Marie-Raphaël.* — Paris, Librairie Ch. Poussielgue.

puisait un peu de cet héroïsme qui détache de la terre, il y goûtait un peu de cette ineffable ivresse qui est un avant-goût du ciel. Puissions-nous, comme ces privilégiés du Seigneur, descendre chaque jour dans l'âme de notre Bien-Aimé, aux sources du salut et du bonheur ! L'ennemi ne pourra jamais violer cet asile, et les tempêtes de l'enfer, qui secouent si violemment les âmes mondaines, n'atteindront pas à ces profondeurs lumineuses où règne la perpétuelle sérénité.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE ROSAIRE ET LA DIVINITÉ DE JÉSUS

Habiter dans l'âme du Verbe, c'est vivre loin de la région des orages, sur un Thabor toujours serein, sur un sommet voisin du ciel des cieux. La splendeur de cette âme se reflète sur la nôtre, nous marchons à la clarté du Christ : c'est la voie illuminative. Là, pourtant, ne s'arrête pas la vie mystique : toucher Dieu, s'unir à Dieu, se perdre en Dieu, voilà le terme de la sainteté et du bonheur ; c'est pourquoi la dernière phase de la perfection est la vie unitive par laquelle l'âme se cache en Dieu. Saint Paul a résumé cet ensemble de la vie spirituelle dans un texte célèbre : *Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* [1]. Notre vie est cachée dans l'âme du Christ, *cum Christo,* c'est la voie illuminative ; *in Deo,* nous sommes cachés avec le Christ dans les profondeurs de la divinité, c'est la voie unitive. Le Rosaire qui nous a ouvert la voie illuminative, en nous introduisant dans l'âme de notre Sauveur, nous initiera aux secrets de la voie unitive, en nous faisant pénétrer dans l'intérieur même de la divinité.

---

1. *Col.*, III, 3.

L'apôtre saint Jean rappelait avec un doux tressaillement que ses mains avaient touché le Verbe de vie : *Quod manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ* [1]. Dans le Rosaire nous avons un bonheur semblable ; nous touchons cet Homme dont le nom est un miel à nos lèvres, une mélodie à notre oreille, une suavité pour notre cœur, le Christ Jésus, *Homo Christus Jesus.* Or, dans cet Homme, il n'y a aucune partie qui ne soit pénétrée tout entière par la divinité. L'Union hypostatique est cette onction ineffable qui a sacré le Christ ; toute l'huile de la divinité s'est répandue dans l'humanité du Verbe, elle l'a inondée, elle l'a compénétrée : *Unxit te Deus* [2]. Oui, ô Jésus, la divinité vous a oint tout entier, l'onction d'allégresse a sacré toutes les parties de votre Humanité ; votre Cœur a reçu l'onction divine, votre âme l'a reçue, tout votre être l'a reçue : *Unxit te Deus oleo lætitiæ.* L'huile mystérieuse a aussi pénétré chacune des actions de Notre-Seigneur ; quand ce Cœur soupire, c'est un Dieu qui soupire ; quand cette âme tressaille, c'est un Dieu qui tressaille. Pour aller jusqu'à la divinité, il n'est donc pas besoin de sortir du Rosaire, il suffit de regarder le Mystère tout entier, tel qu'il nous est présenté, la personne qui agit, l'action qui est faite. La personne c'est le Verbe éternel ; l'action, elle est théandrique, c'est-à-dire divine et humaine, elle est tout embaumée par l'onction joyeuse de la

1. I, *Epist.* JOAN., I, 1.
2. PS. 44, v. 8.

divinité. C'est ici qu'il est vrai de dire : Dieu ! *voici* Dieu ! La divinité est là dans le Rosaire, elle est là qui agit, qui anime, qui embaume le Mystère tout entier. Ne nous arrêtons donc pas à l'écorce, allons jusqu'à la moelle : l'écorce, c'est l'événement extérieur, la moelle c'est l'intérieur de Jésus, son cœur, son âme, sa divinité. Nous voilà donc parvenus jusqu'à Dieu. Oh ! abritons-nous quelques instants dans ces abîmes adorables, et peut-être aurons-nous une petite part à cette onction d'allégresse qui a fait de Jésus le plus beau des enfants des hommes.

Le Rosaire nous a introduits dans le sanctuaire de la divinité, bien plus, il va nous faire sonder les profondeurs de Dieu. Quoi d'étonnant ? Les Mystères du Rosaire nous sont révélés par cet Esprit tout-puissant qui, au dire de saint Paul, sonde toutes les profondeurs, même celles de Dieu : *Nobis autem revelavit Deus per Spiritum suum ; Spiritus enim omnia scrutatur, etiam profunda Dei*[1].

Les profondeurs de Dieu c'est d'abord la vie intime de Dieu en lui-même, c'est la famille éternelle, l'adorable Trinité, la première des Vierges, comme parle saint Grégoire de Nazianze, la beauté première et le premier amour : trois personnes divines qui se tiennent dans un éternel embrassement et qui se renvoient de l'une à l'autre ce mot toujours prononcé et jamais répété : Amour ! amour ! amour ! Et ce triple embrassement n'est

1. I *Cor.* II, 10.

qu'un seul embrassement, et ce triple amour n'est qu'un seul amour. *Et hi tres unum sunt* [1]. Voilà les profondeurs de Dieu !

Eh bien ! dans chaque Mystère nous trouvons la famille divine ; les trois personnes sont là en vertu de cette loi ineffable qui les enchaîne l'une à l'autre ; le Verbe seul revêt notre chair infirme, mais tous les trois coopèrent à l'Incarnation et à la Rédemption. Dans le premier Mystère elles tiennent de nouveau conseil, elles redisent la parole créatrice : « Refaisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ». Lorsque le grand œuvre est accompli, lorsqu'elles voient sortir de leurs mains cette Humanité vierge, toute radieuse, toute immaculée, elles disent, mais cette fois sans ironie : « *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est* [2]. Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous ». — Enfin, quand elles contemplent cette Humanité innocente attachée à la croix, elles prononcent la formule du pardon : « Maintenant nous ne frapperons plus l'homme comme nous l'avions fait ». *Non igitur ultra percutiam omnem animam viventem sicut feci* [3].

Nous sommes entrés dans la vie intime et dans les conseils de la Trinité : continuons à sonder les abîmes divins. Les profondeurs de Dieu, c'est encore sa miséricorde et sa justice. Comment concilier ces deux attributs : la vengeance infinie du

1. I *Epist.* JOANN., V, 7.
2. *Genes.*, III, 22.
3. *Genes.*, VIII, 21.

Seigneur contre le péché et sa bonté infinie pour le pécheur ? Le Rosaire nous donne la clef de ce mystère : il suffit de regarder la croix dans la deuxième série, la miséricorde et la justice s'y donnent un éternel baiser. Parfois la justice des hommes faiblit indignement devant une prière ou des larmes hypocrites ; ici la justice ne faiblit jamais, même quand Dieu pardonne, c'est justice, car Jésus a satisfait pour les coupables. Amour infini, satisfaction infinie, voilà ce que Dieu a écrit sur la croix avec le sang de son Fils. Oh ! oui, la miséricorde et la justice peuvent s'embrasser sur ce trône sanglant. Et nous aussi, allons sur la croix embrasser la divinité !

Les profondeurs de Dieu, ce sont encore les mystères de la prédestination et de la gloire. Le Rosaire ne lève pas les voiles qui couvrent ces abîmes ; il projette du moins sur ces ténèbres quelques consolantes lueurs. Il nous donne une idée de cette prédestination en nous montrant Jésus, le modèle de tous les prédestinés ; il nous enseigne que nous devons devenir conformes à ce céleste idéal : *quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* [1] ; il nous fait aussi entrevoir quelques rayons de la gloire dans les mystères triomphants de la Résurrection et de l'Ascension.

Les profondeurs de Dieu, c'est l'éternité. L'éternité ! mais elle est déjà commencée en nous. Le Rosaire a la même puissance que la Foi, car

1. *Rom.*, VIII, 29.

le Rosaire est le résumé de la Foi dans ce qu'elle a de plus substantiel. Or, la Foi, dit saint Bernard, a le sein assez vaste pour y contenir l'éternité elle-même. Par la Foi et par le Rosaire l'avenir existe déjà dans le présent : les biens que nous attendons reposent dans notre esprit comme sur une base inébranlable ; la Foi est l'immuable fonfondement qui porte nos immuables espérances : *Sperandarum substantia rerum* [1].

Saint Paul a d'autres paroles encore plus énergiques : la Foi, dit-il, est le commencement de Dieu : *Initium substantiæ ejus* [1]. Par la Foi et par le Rosaire, il y a dans le chrétien le germe d'un Dieu, le germe et le commencement de l'éternité.

Mais surtout le Rosaire nous fait toucher à l'éternité, parce que le Dieu-Homme que nous adorons dans chaque Mystère est, selon l'expression de sainte Catherine de Sienne, comme un pont jeté entre le temps et l'éternité ; il touche aux deux rivages : aux rivages du fini par sa nature humaine, aux rivages éternels par sa personne et sa nature divine. En commençant la récitation, nous nous unirons à l'Homme-Dieu, nous nous laisserons porter au-dessus des abîmes sur ce pont de l'infini, et, avant de terminer notre prière, nous serons insensiblement parvenus sur l'autre rive, qui est la rive de l'éternité. Voilà donc toutes les profondeurs de Dieu explorées

2. *Heb.*, III, 14.
1. *Heb.* III, 14.

dans le Rosaire : vie intime de la famille céleste miséricorde et justice divines, mystères de la prédestination et de la gloire, abîmes de l'éternité, secrets de l'infini.

Les personnes qui sont appelées à la vie d'union pourraient donc trouver dans le Rosaire des ressources inappréciables, car le Rosaire est la forme la plus sublime de la contemplation, la plus sûre, la plus facile. — La plus sublime, puisqu'il nous jette dans les profondeurs de l'infini : que ces âmes se plongent sans cesse dans cette méditation, elles n'en épuiseront jamais les richesses ; toujours, toujours quelque nouvel abîme à sonder. Il est impossible d'aller plus loin que la divinité, c'est pourquoi il est impossible d'aller plus loin et plus haut que la méditation du Rosaire.

C'est la plus sûre. Il y aurait quelque illusion à considérer la divinité dans une sorte de vie abstraite et comme reléguée dans une sphère étrangère à l'homme ; le Rosaire nous montre la véritable vie de Dieu, ses véritables épanchements avec l'humanité : Dieu, mettant ses délices à habiter parmi nous, à converser avec les enfants des hommes.

C'est la plus facile. Notre manière naturelle de comprendre, c'est de monter du sensible au spirituel, les êtres visibles sont comme le piédestal d'où l'âme s'élance à l'infini. Dans la contemplation du Rosaire, l'Humanité du Verbe est le piédestal visible qui nous élève à l'invisible divinité. Il n'est pas nécessaire d'une pénible contention

d'esprit ; suavement et insensiblement nous allons du Christ visible au Christ-Dieu. *Per Christum hominem ad Christum Deum.* En embrassant le fils de Marie, nous embrassons Dieu lui-même, nous nous écrions dans une douce extase : Qu'il est bon, qu'il est bon notre Dieu ! *quam bonus Israël Deus !* [1].

Nous ne faisons qu'effleurer ces beautés, les âmes pieuses sauront bien achever cette étude et savourer ces délices.

Elles comprendront aussi que le Rosaire répond aux besoins de tous. Il en est pour qui l'invisible pur n'a point d'attraits ; même en s'adressant à Dieu, leur piété a besoin de rencontrer un cœur de chair comme le leur, un cœur qui palpite et qui tressaille : ceux-là trouveront dans le Rosaire le Cœur de Jésus. Il en est d'autres dont l'intelligence vigoureuse se porte sur les beautés spirituelles, leur regard puissant est fait pour contempler le ciel des esprits : ceux-là trouveront dans le Rosaire l'âme de Jésus. D'autres planent sur les ailes de Dieu vers les plus hauts sommets de la contemplation, leur regard est capable de fixer le Ciel des cieux : ceux-là trouveront dans le Rosaire la divinité de Jésus. Le Sacré-Cœur pour les commençants, l'âme du Verbe pour ceux qui sont plus avancés, la divinité pour les parfaits.

Cependant ces trois états ne doivent pas être entièrement séparés : même les commençants

1. Ps. 72, 1.

doivent aller jusqu'à l'âme et à la divinité de Jésus, et les parfaits ne doivent jamais sortir ni de cette âme, ni de ce cœur. Le cœur, l'âme, la divinité, ce sont trois demeures que nous devons habiter en même temps : *tria tabernacula* [1]. Oh ! qu'elles sont délicieuses, ces trois demeures ! c'est un commencement du ciel, ce sont trois tabernacles éternels : c'est la sainteté.

La mort ne nous arrachera pas de ce triple séjour, elle nous permettra, au contraire, d'habiter plus parfaitement dans le cœur, dans l'âme, dans la divinité de notre Bien-Aimé. *Videbimus, laudabimus, amabimus.* Nous le verrons, ce Bien-Aimé, nous le louerons, nous l'aimerons : vision sans nuage, louange sans interruption, amour sans partage et sans défaillance, c'est la puissante trilogie du bonheur !

Nous la commençons ici-bas dans le Rosaire, nous irons la terminer, avec le dernier Mystère glorieux, sur le Cœur de Marie. Avec vous, ô Marie, nous habiterons les trois tabernacles éternels, le cœur, l'âme, la divinité de votre Fils ; avec vous nous vivrons de sa vie, nous aimerons de son amour. *Videbimus, laudabimus, amabimus.*

1. Marc, IX, 4.

DIEUXIÈME PARTIE

LES MODÈLES DE LA SAINTETÉ :

MARIE ET JOSEPH

CHAPITRE PREMIER

LE ROSAIRE ET LA TRÈS SAINTE VIERGE

MARIE MODÈLE DE LA PRÉDESTINATION

Après avoir étudié, au point de vue du Rosaire, le Cœur, l'Ame, la Divinité de Jésus et savouré à leur source les délices surnaturelles, il est bien juste et bien doux de considérer la Reine du Saint Rosaire elle-même. Jésus-Christ, avant de mourir, nous a laissé un double testament : son Eucharistie et sa Mère. Marie et l'Eucharistie ! A ces deux noms le prêtre tressaille, car ils lui disent le secret de ses plus douces joies ; la vierge tressaille, car ils lui rappellent la source où elle va puiser les suaves et austères délices de sa virginité ; le mourant tressaille, car ils lui promettent l'espérance ; le pécheur lui-même tressaille, car ils lui promettent le pardon. Pour nous aussi, prononcer ces deux noms est une jouissance. Marie et l'Eucharistie sont le testament d'un mourant, puisque Jésus nous donna son Eucharistie la veille de sa mort, et sa mère peu de temps avant de rendre le dernier soupir. Tout ce qui reste des morts nous est précieux ; le moindre objet a une

valeur inestimable, dès qu'il a été consacré par la majesté du trépas, et il semble qu'on n'a plus rien à ajouter, quand on a dit : C'est le don d'un mourant ! Que sera-ce donc lorsque ce mourant est un Dieu ? Oh ! alors l'émotion est à son comble, le cœur est remué jusque dans ses plus intimes profondeurs. Eh bien ! Marie et l'Eucharistie sont le testament d'un mourant qui est un Dieu ! Il n'y aura jamais de testament plus auguste que celui-là. Ah ! l'humanité ne s'y est pas trompée ; elle a eu pour Marie et pour l'Eucharistie cet amour passionné qu'on a pour les dons des mourants, elle a inscrit ce double testament aux annales du cœur, et l'on sait que de telles annales ne vieillissent jamais. Non, jamais on ne pourra arracher du cœur des chrétiens l'amour de Marie : tant que les cœurs battront, Marie sera aimée.

La dévotion à la Sainte Vierge est donc fondamentale et indestructible dans le Christianisme.

Or, le Rosaire est la véritable forme de cette dévotion. D'abord le Rosaire est la plus haute puissance d'invocation à la Sainte Vierge ; nous sommes comme l'enfant qui par ses cris répétés oblige sa mère à lui répondre. Nous commençons un *Ave*, c'est déjà une clameur puissante ; nous la répétons jusqu'à dix fois pour la rendre plus éloquente encore, et, quand la dizaine est terminée, nous recommençons de nouveau le cri de l'amour ; jusqu'à cent cinquante fois ce cri va toujours grandissant ; il est alors devenu la voix sublime qui pénètre les cieux.

En second lieu, le Rosaire nous fait donner à la Sainte Vierge la véritable place qu'elle occupe dans le plan divin. Dans le Rosaire nous allons à Dieu par Marie, nous faisons tout par Marie, nous attendons tout de Marie, comme si le salut nous venait d'elle. Tel est bien, en effet, le rôle de Marie dans l'Incarnation ; elle est, dans un sens véritable, une cause de notre salut.

Pour bien apprécier le rôle de Marie dans le Rosaire, il nous faut montrer quelle est la part de Marie dans la grande affaire du salut des chrétiens.

Il y a dans le salut trois choses capitales : la prédestination, la grâce, la mort. Pour faire un élu, il faut d'abord le choix divin qui, de toute éternité, le sépare de la masse impure des réprouvés ; il faut ensuite la grâce qui le sanctifie dans le temps, enfin une pieuse mort qui couronne la grâce et met le sceau à la prédestination. Or, Marie a un rôle important dans ces trois phases du salut : elle est le modèle de notre prédestination, elle est le canal de la grâce, elle est la patronne de la bonne mort. Nous connaîtrons donc suffisamment le rôle de Marie dans le Rosaire et la part qu'elle a dans l'œuvre du salut, après avoir développé ces trois pensées : Marie, modèle de la prédestination ; Marie, canal de la grâce ; Marie, patronne de la bonne mort.

La prédestination est la préparation éternelle du salut ; c'est l'acte miséricordieux par lequel, de toute éternité, Dieu nous a aimés gratuitement,

nous a choisis librement, et nous a dirigés d'une manière sûre et infaillible vers la gloire bienheureuse.

La prédestination a fait de nous des choisis, des élus, et avant tout des bien-aimés. Un prédestiné est donc un bien-aimé. Mais en choisissant ses bien-aimés, Dieu avait un modèle, il regardait un idéal, c'est-à-dire son Bien-Aimé par excellence, le Christ-Jésus. C'est pourquoi le Christ est appelé le moule de tous les prédestinés. Saint Thomas nous enseigne à ce sujet une belle et profonde doctrine[1]. Quand un chef-d'œuvre a été brisé, l'artiste, pour le réparer, le ramène à l'idéal primitif, et il le jette de nouveau dans le moule d'où le chef-d'œuvre était sorti ; de la sorte le même moule sert à former l'œuvre et à la réparer. L'homme, chef-d'œuvre divin, avait été brisé par le démon ; Dieu, pour le réparer, l'a jeté de nouveau dans son moule. Cet exemplaire, cet idéal éternel des êtres, c'est le Verbe divin, il avait servi à nous former, il servira à nous réparer. Dieu a voulu nous restaurer par son Verbe, c'est pourquoi le Verbe s'est fait chair. Dès lors il ne peut y avoir de salut que dans le Christ ; pour entrer au ciel il faut ressembler à notre éternel idéal, et la prédestination consiste à nous rendre conformes à l'image du Fils de Dieu. *Prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui*[2]. Tout élu

1. III P., q. III, art. VIII.
2. *Rom.*, VIII, 29.

porte les traits, la figure du Christ ; Jésus est le moule des prédestinés.

Maintenant nous ne pouvons que tressaillir en nous rappelant la parole de saint Augustin : Le moule du Christ, c'est Marie. Il y a, en effet, une ressemblance ineffable entre le corps de Jésus et le corps de Marie, entre l'âme de Jésus et l'âme de Marie, entre la prédestination de Jésus et la prédestination de Marie. Le même acte divin qui décrétait l'Incarnation décrétait l'existence de la Très Sainte Vierge ; Dieu contemplait d'avance dans un même tableau la figure de son Christ et la figure de Marie, et il est vrai de dire tour à tour que Marie, est faite à la ressemblance de Jésus, et que Jésus est fait à la ressemblance de Marie. Saint Augustin a bien dit : *Formam Dei,* Marie est le moule du Christ, le moule de Dieu. Puisque le Père éternel n'a voulu former son premier Elu, le chef de tous ses prédestinés, que par l'intermédiaire de la Sainte Vierge, tous les autres Saints doivent aussi être jetés dans ce moule virginal, et, quand ils en sortent, ils sont des christs, des bien-aimés, des élus. De même que Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, de même il nous prédestine à être conformes à l'image de Marie. *Prædestinavit conformes fieri.*

Quelle douce pensée ! Nous sommes donc faits à la ressemblance de Marie ! Dieu, en nous créant, a pris modèle sur Marie ! Il y a en nous quelque chose des traits de Marie, de la figure de Marie, de la beauté de Marie !

A quelque degré que Dieu nous ait placés, ou dans le monde, ou dans la royauté du sacerdoce, ou sur les sublimes sommets de la vie religieuse, tous nous avons été formés sur le modèle de notre Mère. En prédestinant les époux chrétiens, les mères chrétiennes, Dieu a regardé Marie ; en prédestinant les vierges, les religieuses, Dieu a regardé Marie ; en prédestinant les prêtres, Dieu a regardé Marie.

Et d'abord, quand Dieu a formé le cœur des époux chrétiens, il a pris modèle sur Marie ; il a voulu mettre dans les affections de la famille un peu du chaste amour dont Marie chérit saint Joseph. De même, le cœur de Marie est l'idéal d'après lequel Dieu a conçu ce chef-d'œuvre qui est le cœur maternel. Oui, mères chrétiennes, quand Dieu vous a prédestinées, il a pris modèle sur Marie. Qu'on réunisse l'amour de toutes les mères, ce sera un trésor d'héroïsme, mais ce ne sera pas encore le cœur de Marie : tous ces amours, tous ces héroïsmes réunis ne seront qu'une faible image de l'amour et de l'héroïsme de la mère de Dieu. Ah ! que les mères s'efforcent de plus en plus d'être sublimes : plus elles seront héroïques, plus elles se rapprocheront de leur céleste idéal, car elles sont prédestinées à devenir conformes à l'image de Marie !

Quand Dieu prédestinait les vierges, il a regardé Marie. La première des vierges, c'est l'adorable Trinité ; pour prédestiner la Vierge Marie, la Trinité s'est donc regardée elle-même ; mais

pour prédestiner les autres vierges, elle prend modèle sur Marie. L'Eglise traite ses vierges, ses religieuses, avec le plus grand respect : comme si la vertu ne suffisait pas toute seule pour sacrer une vierge, l'Eglise prescrit une cérémonie solennelle pour bénir la fiancée du Christ ; elle a, pour la vierge par état, ces égards qu'elle observe pour le calice de l'autel ; elle a consacré la religieuse comme elle a consacré le calice.

Mais Dieu traite les vierges encore avec plus de respect : il les consacre, en mettant en elles quelque chose de radieux et d'angélique dont la vue élève les cœurs vers le ciel ; en un mot, il veut qu'elles soient ici-bas l'image de Marie, la représentation de Marie. Elles iront donc, ces vierges, à travers le monde, sous la garde de leur pureté, et les peuples se lèveront devant elles comme devant une douce apparition de Marie. Elle est encore nombreuse cette génération chaste et immaculée ; elles ont des mains pour panser toutes les plaies, pour soigner toutes les misères, un langage pour instruire toutes les ignorances et adoucir l'amertume de toutes les espérances trompées. O vierges, soyez fières de votre sort : vous avez été formées sur le modèle de Marie, vous êtes prédestinées à refléter son image dans le temps et dans l'éternité !

Enfin quand Dieu a prédestiné les prêtres, il a regardé Marie. Il y a entre Marie et le prêtre de frappantes analogies. Tous les deux sont placés entre Dieu et les hommes, tous les deux sont mé-

diateurs : Marie est corédemptrice, le prêtre est corédempteur ; en vertu de son ministère sacré, il rachète les âmes, il ressuscite les morts en donnant la grâce par les sacrements. Marie et le prêtre sont vierges, et tous les deux peuvent dire à Jésus, quoique d'une manière bien différente, cette même parole : « *Filius meus es tu, ego hodie genui te* »[1]. — « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui ». Le prêtre donne à Jésus, par la consécration, une naissance véritable, c'est-à-dire cette existence sacramentelle et mystérieuse que le Christ a sur nos autels.

O jouissance divine! ô douceur inexprimable! Marie et le prêtre se rencontrent dans un même bonheur, dans une même parole : *Filius meus es tu :* O Jésus, vous êtes mon Dieu et mon Fils !

Marie et le prêtre engendrent aussi Jésus dans les âmes : Marie se sert du prêtre pour donner la vie au pécheur, et le prêtre a besoin de Marie pour agir avec efficacité. Notre vocation est donc semblable à celle de Marie. Merci, ô mon Dieu ! de nous avoir formés sur le modèle de votre Mère, merci de nous avoir prédestinés à lui devenir conformes ! *Prædestinavit conformes fieri.*

Voilà le rôle de la Très Sainte Vierge dans la prédestination : époux, vierges, prêtres, tous sont jetés dans ce moule immaculé. Mais la prédestination éternelle s'exécute dans le temps par la libre coopération de l'homme ; l'idéal divin

1. Ps. II, 7.

doit être réalisé en nous par nos propres efforts ; notre âme est le tableau où nous devons peindre nous-mêmes, avec le secours de Dieu, les traits de Marie. Or, pour reproduire fidèlement un modèle, il faut l'avoir sans cesse devant les yeux. Eh bien ! dans le Rosaire, Marie pose, pour ainsi dire, devant nous : chacun de ses traits nous est révélé par chacun des Mystères. Il serait facile d'appliquer ici ce que nous avons dit du Cœur et de l'Ame de Jésus ; oui, le Cœur et l'Ame de Marie se manifestent tout entiers dans les Mystères avec tous leurs trésors et toutes leurs inexprimables beautés. De la sorte, il nous est facile de réaliser l'idéal de notre prédestination : en pratiquant la vertu du Mystère, nous travaillons au divin tableau, nous retraçons en nous un des traits de notre modèle. Il serait bon de consacrer chaque semaine à peindre en notre âme chacune des vertus rappelées dans le Rosaire : une semaine à reproduire en nous l'humilité de Marie, une autre semaine, sa charité et ainsi du reste. Si une semaine ne suffit pas, employons des mois et des années, mais que notre préoccupation soit de nous transfigurer en notre modèle. Et une fois qu'un des traits de Marie est gravé, ne le laissons pas s'effacer par notre négligence ; qu'il demeure sans cesse en notre âme et que nous puissions toujours contempler en nous la figure chérie de notre Mère.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE ROSAIRE ET LA SAINTE VIERGE

MARIE MÈRE DE LA GRÂCE

Nous avons vu comment le Rosaire nous rend conformes au ravissant idéal de notre prédestination, la Mère immaculée de Jésus. La prédestination se réalise dans nos âmes par l'œuvre de la grâce ; il nous faut donc examiner maintenant quel est, par rapport à la grâce, le rôle de la Sainte Vierge.

La grâce étant une participation de la nature divine, un écoulement de sa vie féconde, Dieu seul peut la produire, car, seul il peut nous communiquer sa nature et sa vie. Jésus-Christ, comme Dieu, est auteur de la grâce au même titre que son Père ; comme Dieu et Homme, il est la cause méritoire, principale de tous les biens spirituels. De plus, son Humanité adorable a encore tous les jours une efficacité intime et mystérieuse, elle est l'instrument que Dieu emploie à la production quotidienne de la grâce. L'Evangile nous dit qu'une vertu sortait de Notre-Seigneur pour guérir les corps ; il s'échappe aussi de son Humanité une vertu puissante pour guérir les âmes, pour

verser en elles le don qui sanctifie. L'Humanité du Verbe est l'atmosphère embaumée où se forment les gouttes de la rosée divine.

Si Jésus-Christ est l'unique réservoir des eaux fécondes du salut, Marie est le canal qui les fait arriver jusqu'à nous ; elle n'est pas la source, car elle-même a tout reçu de son Fils, mais il faut passer par elle pour aller à la source ; elle ne produit pas elle-même la grâce, puisque la grâce est une participation de Dieu, mais elle est la distributrice des grâces ; les flots divins du vaste Océan qui est le Christ suivent, pour venir jusqu'à nous, le fleuve virginal qui est Marie. De là cette parole si célèbre de saint Bernard : « *Nulla gratia venit de cœlo ad terram nisi transeat per manus Mariæ* ». « Aucune grâce ne vient du ciel sur la terre sans avoir passé par les mains de Marie ». Les Pères et les Docteurs n'ont pas assez d'expressions pour inculquer cette vérité. Ils appellent Marie le réservoir de tous les biens, *promptuarium omnium bonorum*, l'économe de toutes les grâces, la trésorière de Jésus-Christ. Et avant eux l'Archange Gabriel avait tout dit d'un mot : *Gratia plena*, pleine de grâce. Elle est pleine de grâce pour elle-même, elle est pleine de grâce pour nous. *Plena sibi, superplena nobis*.

Saint Thomas [1], à ce propos, distingue une triple plénitude de grâce. D'abord *plenitudo sufficientiæ*, la plénitude de suffisance, commune à

1. Voir son commentaire sur l'*Ave Maria* et son commentaire sur S. Jean, cap. I, lect. X.

tous les saints, c'est-à-dire que tous les élus ont une abondance de grâce suffisante pour leur faire observer la loi divine et les conduire infailliblement à la béatitude éternelle.

En second lieu, *plenitudo excellentiæ,* la plénitude d'excellence. Celle-là n'appartient qu'à Jésus-Christ : c'est la plénitude de la source, la plénitude de l'abîme sans limite ; c'est d'elle que nous avons tous été enrichis. *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* [1].

En troisième lieu, *plenitudo redundantiæ,* la plénitude de surabondance. Celle-là appartient en propre à la Sainte Vierge : sa grâce est si grande qu'elle déborde comme un réservoir trop plein et se déverse sur l'humanité entière. Marie est pleine de grâce pour elle-même. elle surabonde de grâce pour nous. *Plena sibi, superplena nobis.* Nous pouvons dire d'elle comme de son Fils, quoique dans un sens différent : « *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.* Nous avons tous été enrichis de sa plénitude ».

Il y a dans les grâces de la Très Sainte Vierge une triple valeur : valeur méritoire, valeur satisfactoire, valeur impétratoire. Ses mérites, au dire de plusieurs saints Docteurs, dépassent ceux des anges et des hommes ensemble ; la satisfaction et l'impétration marchent de pair avec le mérite.

On voit par là que les trésors spirituels de notre auguste Mère atteignent en étendue et en profondeur des proportions que notre intelligence

1. JOAN. I, 16.

ne peut mesurer. Est-il étonnant qu'ils débordent et se déversent sur nos âmes ? *Plenitudo redundantiæ.* Ses trésors satisfactoires sont tout entiers pour nous : comme elle a été exempte de la plus légère souillure, elle n'a jamais eu besoin de ses satisfactions ; elles sont donc tombées dans le domaine de l'Eglise, qui nous les distribue par les indulgences. Ses mérites ne nous sont pas appliqués directement, ils sont sa propriété inaliénable. On peut dire néanmoins que Marie est une cause méritoire de la grâce. Elle ne pouvait pas nous obtenir le salut à titre de justice, comme Jésus-Christ ; mais elle a pu mériter pour nous de ce mérite de convenance, de ce droit d'amitié qui a tant de pouvoir sur le cœur de Dieu. C'est surtout à titre d'impétration que Marie est la distributrice des grâces ; tous les biens célestes passent par ses mains, c'est-à-dire, nous arrivent par son intercession. Ainsi entendue, la parole de saint Bernard n'est pas une une pieuse exagération, elle exprime une belle vérité, qu'il est doux d'approfondir.

Il faut nous rappeler ici cette sublime doctrine que saint Paul a exposée d'une manière si magnifique[1]. L'Eglise est un corps mystique dont Jésus-Christ est la tête ; comme dans le corps humain, il y a dans l'Eglise des nerfs puissants qui maintiennent les membres dans l'unité, c'est l'autorité spirituelle ; il y a des vaisseaux qui alimentent la vie, ce sont les sacrements ; enfin il y

1. *Ephes.* IV, 16.

a la vie elle-même, il y a le sang qui entretient la jeunesse et la beauté. Cette vie, ce sang de l'Eglise, c'est la grâce. Tout ce mouvement, toutes ces énergies descendent de la tête pour arriver jusqu'aux membres. Dans le corps humain il y a une partie qui réunit la tête au reste du corps ; dans l'Eglise le Christ est la tête, Marie est cet intermédiaire qui réunit la tête aux membres : *Maria, collum Ecclesiæ*. Marie est le cou mystique du corps divin qui est l'Eglise. De même que les mouvements et les énergies de la tête n'arrivent au reste du corps qu'après avoir traversé « cette colonne mobile » qui les relie l'un à l'autre, de même la vie du Christ n'arrive aux fidèles qu'en passant par Marie, l'organe surnaturel qui relie le chef mystique aux membres de son corps. Du Christ la grâce descend dans la Sainte Vierge ; de Marie elle descend dans notre âme, et de là elle remonte dans l'éternité d'où elle était partie. La grâce, aussi bien que l'eau et le sang, veut s'élever à la hauteur de sa source : la source de la grâce, c'est l'éternité, la grâce est partie de la vie éternelle, il faudra donc qu'elle renvoie dans l'éternité ses mystérieux rejaillissements, selon la parole de Notre-Seigneur : « *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* » [1]. Elle remonte dans l'éternité comme elle en était descendue : de l'âme fidèle elle remonte par Marie, de Marie elle passe dans le Christ, par le Christ elle arrive de nouveau à l'éternité. Par Marie il y a dans l'Eglise un cou-

1. JOAN. IV, 14.

rant surnaturel qui descend et remonte tour à tour ; il y a entre le ciel et la terre comme un flux et un reflux perpétuel : c'est le flot qui renvoie le flot, l'amour qui renvoie l'amour. Les mérites et les trésors de Jésus nous sont transmis par le Cœur de Marie ; nos mérites et notre amour arrivent à Jésus par le Cœur de sa Mère. Votre Cœur immaculé, ô Vierge Sainte, est le rendez-vous suave où Dieu et l'homme se rencontrent, le fleuve mystérieux qui réunit les rivages du temps aux rivages de l'éternité.

Les flots de cette grâce ont élevé leur voix, voix sublime, voix plus admirable que celle des grandes eaux, plus admirable que celle de l'Océan, et cette voix semble crier aux échos éternels : *Maria, Mater gratiæ,* Marie, Mère de la grâce !

Puissions-nous unir l'harmonie de notre cœur à cette harmonie pour louer Dieu !

Telle est donc la part de Marie dans l'économie du salut. Or le Rosaire est un excellent moyen pour puiser à ce canal de la grâce. Comme les trésors de Jésus-Christ nous sont appliqués par les sacrements, ainsi, proportion gardée et toute exagération mise à part, les trésors de Marie nous sont transmis par le Rosaire. Où se trouvent en effet les mérites et les satisfactions de la Sainte Vierge ? Le Rosaire n'est-il pas l'histoire de sa vie ?

C'est dans les Mystères qu'elle a multiplié presque à l'infini ses satisfactions et ses mérites. Il en est de même de son pouvoir d'impétration :

quand elle intercède pour nous, quand elle commande à son Fils de nous exaucer, elle fait valoir le rôle qu'elle a eu à remplir dans la triple série des Mystères. Ainsi la méditation de notre belle prière nous met en contact avec la source où Marie a puisé ses richesses spirituelles ; comme nous l'avons dit, en parlant de l'âme de Jésus, le Rosaire nous fait toucher en quelque sorte l'âme et la grâce de la Sainte Vierge ; des éclairs de lumière, des traits de feu jaillissent de cette âme sur la nôtre. Quand nous récitons les *Ave*, quand nous disons à notre Mère : *gratia plena*, non seulement nous lui renouvelons le parfum de ses premières joies, mais surtout nous lui rappelons le rôle qu'elle a dans l'affaire du salut, dans l'économie de la grâce, et les titres qu'elle peut faire valoir auprès de Dieu en notre faveur. Méditer les Mystères, c'est tenir notre âme unie à son âme, notre cœur un à son Cœur ; c'est nous désaltérer à la même source qu'elle ; c'est joindre notre voix à la voix du temps et de l'éternité pour lui dire : *Maria, Mater gratiæ !* O Marie ! O Mère de la grâce, souvenez-vous de vos enfants ! Marie répond en versant sur nous de nouvelles faveurs, et en nous adressant cette parole : Celui qui me trouve a trouvé la vie, et il puisera le salut aux sources du Seigneur [1].

1. *Prov.* VIII, 35.

CHAPITRE TROISIÈME

LE ROSAIRE ET LA SAINTE VIERGE

MARIE PATRONNE DE LA BONNE MORT

Il y a, dans la destinée du chrétien, trois jours grandioses qui ont leur solennel retentissement dans l'éternité : celui du baptême, celui de la première communion, et celui de la mort. Le jour du baptême est le premier de nos beaux jours, où Dieu prend possession de nous, où il nous marque de son doigt et de son sceau, et nous sacre rois pour l'éternité. La première communion est une fête pour la terre et pour le ciel. C'est un beau moment sans doute celui où l'enfant peut embrasser son père et son mère depuis longtemps absents, mais elle est incomparablement plus douce l'heure où l'enfant embrasse son Dieu pour la première fois. Or, c'est par la première communion que nous donnons à Jésus notre premier baiser dans l'Eucharistie. Mais le jour de la mort est le plus solennel des trois : c'est le triomphe ou le plus affreux désespoir ; c'est le jour qui nous transfigure à jamais, qui met le sceau à notre bienheureuse prédestination, ou qui consomme la plus épouvantable des catastrophes.

Ces trois jours sont placés sous la bénédiction de Marie ; elle nous a souri à notre berceau, elle nous a pour ainsi dire tenus dans ses bras au moment du baptême : elle nous a bénis dans la première communion, elle nous a conduits elle-même au banquet de son Fils ; mais surtout elle nous bénit et nous sourit au jour de la mort. Comme c'est le plus terrible des trois, elle se l'est réservé d'une manière spéciale. La sainte Ecriture appelle la mort le jour du Seigneur, *dies Domini ;* nous pouvons l'appeler de même le jour de Marie.

Il est bien nécessaire qu'il en soit ainsi.

Le pécheur mourant est placé entre trois lugubres visions : la lugubre vision du passé, ce sont les péchés qu'il a commis, la lugubre vision de l'avenir, ce sont les flammes vengeresses qui l'attendent ; la vision lugubre du présent, c'est la justice divine, à laquelle il ne peut se soustraire. Le jugement commence sur le lit d'agonie, et c'est l'opinion des théologiens que le lieu de la mort est le lieu même du jugement. Ah ! si le jour de la mort n'était que le jour de la justice, il serait trop souvent un jour d'épouvante. Mais c'est aussi le jour de Marie, et, par là même, c'est le jour de la miséricorde et de l'allégresse. En face des trois lugubres visions, Marie place trois visions consolantes, trois visions ineffablement douces : la douce vision du passé, ce sont les bienfaits de Marie depuis le baptême jusqu'à ce dernier moment ; la douce vision de l'avenir, c'est le royaume éternel où Marie triomphe avec ses bien-aimés ;

la douce vision du présent, c'est la miséricorde divine, c'est la protection, souvent même c'est l'apparition, c'est le sourire de Marie. De quelque côté que se tourne le mourant, s'il est le serviteur de Marie, il est consolé. Vers le passé, il trouve les bontés de Marie ; vers l'avenir, le royaume de Marie ; vers le présent, la bénédiction, le sourire de Marie. O pieux enfants de la Reine du ciel, nous n'avons pas à craindre la mort, puisque c'est le jour de Marie ! Notre auguste Mère est à bien des titres patronne de la mort, mais surtout de deux manières : d'abord parce qu'elle nous prépare contre les surprises de la mort, ensuite parce qu'elle nous assiste d'une façon spéciale à notre douloureux passage.

Elle nous prépare contre les surprises. Unir la mort à l'état de grâce est une faveur insigne que nous ne pouvons pas mériter. Celui-là seul peut unir la mort à l'état de grâce, qui est le maître absolu de la grâce et de la mort, c'est-à-dire Dieu même. La mort du juste est donc une faveur du ciel, c'est l'effet d'une prédestination spéciale : l'amour de Dieu nous a fait naître, l'amour de Dieu nous fait mourir. Le même acte qui nous appelait à la gloire nous appelle à mourir à tel instant. Voici un enfant qui vient d'être baptisé ; par un accident imprévu il tombe des mains qui le portaient et il meurt dans sa chute. Ce cas nous paraît fortuit, et cependant c'est dans l'intention de Dieu une grâce de choix : il a fallu pour cela

une providence spéciale, en un mot, la prédestination.

Pour obtenir à ses enfants ce don de la persévérance, Marie a des délicatesses infinies qui nous échappent : mourir un an plus tôt, un mois plus tôt, une semaine plus tôt, un jour, un instant plus tôt, est parfois une faveur inestimable qu'elle nous ménage à notre insu. Elle choisit le moment où nous sommes en état de grâce. Dieu frappe, pour ainsi dire, au hasard, les réprouvés, qui sont le bois mort destiné aux brasiers éternels ; mais pour les serviteurs de Marie, qui sont le bois odoriférant du jardin des délices, il observe les saisons, selon l'expression d'un pieux auteur. La mort peut être soudaine, elle ne les surprend pas ; un secret pressentiment, une sorte de voix intérieure les avait avertis. Même lorsque la mort paraît imprévue, on s'aperçoit que, dans les derniers temps, ces âmes étaient plus ferventes, plus recueillies, plus unies à Notre-Seigneur.

En second lieu, Marie aide d'une manière spéciale ses serviteurs au moment du terrible passage. En assistant sur le Calvaire à la mort du Chef des prédestinés, elle acquit le privilège, au dire de saint Alphonse, d'assister tous les autres prédestinés à l'heure du trépas. Comme Dieu a voulu que son Christ fût formé par Marie et mourût sous les yeux de Marie, ainsi veut-il que tous ses autres christs soient formés par Marie et que Marie recueille leur dernier soupir.

C'est un moment solennel que le dernier

instant d'un prédestiné : une sorte de stupeur s'empare des assistants, on sent que Dieu et la mort sont là, on admire et on se tait. Hélas ! il y a plus que Dieu et la mort, il y a le démon et ses satellites. Satan fait des efforts désespérés, il sait qu'il lui reste peu de temps, il s'élance comme un géant sur le moribond, il voudrait le saisir dans une étreinte puissante. Silence ! Marie est là ! D'un regard elle a foudroyé le géant infernal, elle est plus terrible qu'une armée rangée en bataille ; si elle est pour nous, qui sera contre nous ? dit saint Antonin. *Si Maria pro nobis, quis contra nos ?*

Des Saints, assure saint Alphonse, ont vu Marie venant s'asseoir près de la couche funèbre de ses serviteurs, essuyant de ses mains divines la sueur de l'agonie, ou bien les rafraîchissant contre les ardeurs de la fièvre.

Elle est là pour leur faire savourer la mort. Oui, grâce à la Sainte Vierge, le trépas devient un breuvage qu'on savoure avec délices. *Gustare mortem.* Goûter la mort, savourer la mort. Parfois même on entend des âmes s'écrier, comme le pieux Suarez et comme une sainte religieuse dominicaine : « Ah ! je ne savais pas encore qu'il fût si doux de mourir ! »

Marie endort suavement ses enfants, comme une tendre mère, et ces bien-aimés meurent dans le baiser du Seigneur, savourant à la fois l'ivresse de ce baiser et l'ivresse de la mort. *Gustare mortem !*

Quand sainte Claire fut à ses derniers instants, Marie s'approcha d'elle avec une troupe de vierges ; elle embrassa suavement la séraphique mourante, elle lui donna le baiser de paix, et, pendant ce temps, les autres vierges qui accompagnaient la Reine du ciel se rangèrent autour de ce lit triomphal et le couvrirent d'un drap d'or.

Dans l'Ordre de Saint-Dominique, on chante le *Salve Regina* près de la couche du moribond, et, plus d'une fois, pendant le chant de cette belle antienne, on a vu le religieux sourire tout à coup, puis s'endormir suavement dans le Seigneur, comme bercé par la main de Marie.

Nous ne savons pas quel genre de mort le Seigneur nous réserve ; mais, si nous restons jusqu'au bout les serviteurs de Marie, nous sommes certains que notre heure suprême sera consolée ; quelle que soit l'amertume de la mort, Marie saura nous la faire savourer. Oui, nous goûterons la mort comme un breuvage délicieux préparé par la main de notre Mère, et notre dernier jour sera un beau jour, puisque ce sera le jour de Marie.

Ces considérations ne nous ont pas éloignés du Rosaire, car c'est dans les Mystères que Marie a commencé son office de patronne de la mort, c'est par le Rosaire qu'elle le continue chaque jour. Elle a d'abord consolé les derniers instants de son glorieux époux, saint Joseph ; plus tard, dans le dixième Mystère, nous la voyons assister le Roi des élus.

Le Maître de la vie, assurément, n'avait pas besoin d'assistance pour mourir ; il a voulu néanmoins que la présence de sa tendre Mère adoucît pour lui les amertumes de son cruel sacrifice.

Le Rosaire nous rappelle les plus ineffables de tous les trépas : la mort de Joseph, la mort de Jésus, la mort de Marie.

Le Mystère de l'Agonie nous donne des forces divines pour triompher dans la lutte suprême ; dans le Crucifiement, dans l'Assomption, le Roi et la Reine des élus sanctifient notre mort par leur propre mort ; nous unissons nos dispositions à celles de ces divins mourants, nous puisons, au contact de leur trépas, des grâces pour adoucir le nôtre. C'est à une telle école qu'on apprend à mourir. Aussi, quand la mort arrive, le chevalier du Rosaire la regarde en face, comme un ouvrier qui sait son métier. Oui, quiconque a bien médité le Crucifiement et l'Assomption, connaît l'âpre et suave métier de la mort. Ah ! n'oublions pas dans ces deux Mystères de demander le don de la persévérance, dirigeons notre intention vers cette grande fin.

Le Crucifiement et l'Assomption sont par excellence les mystères de la bonne mort. On peut affirmer aussi qu'il y a dans chaque Mystère et même dans chaque *Ave Maria* une grâce de pieuse et sainte mort. En disant à Marie : *Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre trépas,* nous lui demandons un public et solennel rendez-vous pour le dernier instant. Oh ! Marie sera

fidèle à ce rendez-vous de l'agonie, elle viendra consoler les associés de sa Garde d'honneur, et au besoin, leur apporter la grâce du pardon.

On connaît ce trait de la vie de saint Dominique, attesté par plusieurs auteurs dignes de foi : Une jeune personne, à l'instigation du Saint, était entrée dans la Confrérie du Rosaire. Peu de temps après, elle mourait de mort violente et son cadavre était jeté dans un puits. Au bruit de cette tragique nouvelle, Dominique accourt au bord du puits, il appelle à haute voix l'infortunée : celle-ci sort vivante ; elle se confessa avec larmes, et vécut encore deux jours. Le Saint lui demanda ce qui lui était arrivé après la mort. — « J'aurais été infailliblement damnée, mais les mérites du Rosaire m'obtinrent la grâce de la contrition parfaite ».

Ce trait fût-il révoqué en doute, ne fût-il même qu'une parabole, il nous aide à comprendre comment Marie exerce par le Rosaire son office de patronne de la bonne mort. C'est ainsi que les gloires de Marie et les gloires du Rosaire semblent inséparables.

Trois mots, avons-nous dit, résument tout le salut : la prédestination, la grâce, la mort ; trois mots résument le rôle de la Très Sainte Vierge, modèle de la prédestination, cause de la grâce, patronne de la bonne mort ; trois mots résument le rôle du Rosaire : il nous fait réaliser le modèle de notre prédestination, il nous communique les

grâces de la Sainte Vierge, il nous obtient la persévérance et un heureux trépas.

Il est donc bien vrai que le Rosaire nous fait donner à Marie la place véritable qu'elle occupe dans le plan divin ; c'est donc bien là — quoi qu'en aient pu dire les novateurs du XVIe siècle, et les rationalistes des derniers temps — une dévotion fondamentale dans le Christianisme et un moyen de sainteté.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE ROSAIRE ET SAINT JOSEPH

Le Saint-Esprit a voulu que trois noms fussent écrits ensemble à la première page de l'Evangile, et cette page l'Eglise la fait souvent chanter à l'autel par ses ministres : *Cum esset desponsata mater Jesu, Maria, Joseph.* Il y a là une délicatesse vraiment divine : tant que l'Evangile existera, ces trois noms seront inséparables ; jusqu'à la fin des temps l'Eglise fera répéter à l'autel la parole suave : *Mater Jesu, Maria, Joseph,* Jésus, Marie, Joseph ! Dieu a écrit ces trois noms dans son livre de vie pour signifier que nous devons les inscrire tous les trois dans notre cœur et les unir dans notre affection.

Nous ne les séparerons pas non plus dans la méditation du Rosaire : le souvenir de Joseph est indissolublement uni dans les Mystères à ceux de Jésus et de Marie. Le Rosaire, qui nous a révélé Marie et son Fils, nous révélera aussi l'époux de Marie. On peut même dire que le Rosaire est la véritable histoire de saint Joseph, car il nous fait connaître : 1° le rôle du glorieux patriarche par rapport à l'Incarnation et à la Rédemption ; 2° son

rôle par rapport à l'Eglise. C'est ce double point de vue que nous allons pieusement méditer.

Une Trinité vierge avait créé le monde, une Trinité vierge eut mission de le sauver. La Trinité vierge qui nous créa, il nous est doux de l'invoquer au commencement de nos actions : le Père, le Fils, le Saint-Esprit : la Trinité vierge à qui fut confiée la mission rédemptrice nous avons appris à l'aimer dès le berceau, prononcer son nom est une jouissance : Jésus, Marie, Joseph. Jésus fait partie de cette Trinité du salut, puisqu'il est le Rédempteur, Marie en fait partie puisqu'elle est la mère du Rédempteur, Joseph en fait partie, parce qu'il a avec Jésus et Marie des rapports ineffables. Tous les trois sont vierges, tous les trois sont associés dans une vie commune, des souffrances communes, et on peut leur appliquer, quoique dans un autre sens, ce qui est dit de la Trinité du ciel : *Et hi tres unum sunt,* ces trois ne font qu'un seul.

Joseph touche à Jésus et à Marie par des liens sacrés, il a sur eux un véritable droit ; Jésus et Marie sont en quelque sorte sa propriété. L'épouse appartient à l'époux : il y a entre l'un et l'autre une donation totale, et plus l'union est spirituelle, plus aussi elle est forte et plus la donation est parfaite. L'union de Marie avec Joseph est toute spirituelle : c'est une virginité qui épouse une autre virginité. L'union est donc parfaite ; la donation est totale : Marie appartient complètement à Joseph.

Et par là même Jésus devient la propriété de l'époux de Marie. Il est facile de le prouver par une ingénieuse comparaison empruntée à saint François de Sales. Si une colombe laissait tomber un fruit dans un jardin, l'arbre qui naîtrait de ce fruit appartiendrait sans aucun doute au maître du jardin. Or Marie est le jardin de saint Joseph, jardin scellé et tout embaumé des fleurs de la virginité. Le Saint-Esprit y laisse tomber un fruit divin ; ce fruit devient le grand arbre qui a guéri et abrité l'humanité entière. Puisque le jardin appartient à Joseph, l'arbre né de ce jardin, c'est-à-dire l'Enfant-Jésus, lui appartient aussi. Que vous êtes riche, ô bienheureux Patriarche ! Les plus beaux chefs-d'œuvre de la création, les deux merveilles de la grâce vous appartiennent.

Pour produire Marie et Jésus, Dieu a dû ébranler ciel et la terre, selon la parole du prophète : *Commovebo cœlum et terram* [1]. L'éternité s'est en quelque sorte émue pour accomplir cette merveille qui est appelée *negotium sæculorum*, la grande affaire des siècles. Et après que Dieu a ainsi ébranlé l'univers, après qu'il a enfanté ces deux chefs-d'œuvre, il n'a pas voulu les garder pour lui-même, il les a donnés à Joseph. Ce que l'Eternel a fait de plus beau est à lui. En regardant Jésus et Marie, il peut leur dire la même parole : « Vous êtes à moi, vous m'appartenez » : et tous les deux lui répondent : Oui, je suis votre propriété, *tuus sum ego !*

1. Agg. II, 7.

Pour être digne de posséder les deux trésors les plus précieux du Seigneur, Joseph a dû recevoir une grâce suréminente qui l'a porté jusqu'aux derniers sommets de la sainteté héroïque. Saint Jean Chrysostome, se faisant l'écho de la tradition, assure que Joseph fut purifié avant sa naissance de la souillure originelle. Plus tard, le contact quotidien avec le Verbe Incarné fit passer dans son âme des trésors insondables de grâce.

Rappelons ici un principe de saint Thomas que nous avons plusieurs fois invoqué. Plus on est près d'une source, plus on participe à l'abondance de ses flots. Mais après Marie, qui donc a été plus près de l'Humanité du Verbe que Joseph ? Quand il tenait Jésus dans ses bras, quand il lui donnait un baiser ineffable, ne buvait-il pas à la source de la sainteté ! L'Humanité du Christ, océan de la grâce, a déversé ses flots dans l'âme de Joseph, elle l'a remplie, elle l'a fait déborder. Il y a dans l'Incarnation trois abîmes : la grâce de Jésus, la grâce de Marie, la grâce de Joseph ; tous les trois sont insondables, tous les trois, nous ne les connaîtrons bien que dans les ravissements de l'éternité.

D'ailleurs la présence de Marie aurait suffi pour sanctifier son époux.

Empruntons une autre comparaison à saint François de Sales. Supposez un miroir qui reçoit directement les rayons du soleil, un autre miroir est placé en face ; bien que le dernier ne reçoive ces rayons que par réverbération, il les reflète

parfaitement. Marie est le miroir qui reçoit directement les rayons du soleil de justice, Joseph est le miroir qui reçoit les rayons de Marie. Ainsi la splendeur du Christ et la splendeur de la Sainte Vierge vont rejaillir sur son âme pour la rendre toute lumineuse. Telle est la sainteté incomparable de saint Joseph. Voilà comment il touche au Rédempteur et à la Mère du Rédempteur, comment dès lors il est associé avec eux dans l'œuvre du salut, comment il fait partie de la trinité vierge et rédemptrice de Nazareth.

Mais ce rôle de Joseph dans l'Incarnation, époux de Marie, père de Jésus, nous est admirablement révélé dans les Mystères joyeux : l'Annonciation et la Visitation nous font surtout connaître l'époux de Marie ; la Nativité, la Purification, le Recouvrement au Temple nous montrent particulièrement le père nourricier de Jésus. Les grâces et les sentiments intérieurs de son âme rayonnent à travers ces Mystères, cette pieuse méditation nous initie à l'histoire intime du bienheureux Patriarche.

En effet, toute l'histoire de son âme se résume en sept douleurs et en sept allégresses, et la première partie du Rosaire est le récit vivant de ce drame intérieur de souffrances et de joies. Les Mystères joyeux sont comme la surface limpide où se réfléchit le ciel serein de l'âme de Joseph.

Mais le souvenir du saint Patriarche est-il absent des Mystères douloureux ? Après avoir,

dans le Crucifiement, assisté à la mort du Sauveur, nous accompagnons son âme dans sa descente aux limbes. Alors, douce vision, scène incomparable, l'âme de Jésus et l'âme de Joseph se rencontrent ! Il y a ici un moment unique dans l'histoire du bonheur. S. Thomas enseigne que Notre-Seigneur, en descendant aux limbes, accorda aux saintes âmes la vision béatifique. Nous nous représentons donc ce moment ineffable où, pour la première fois, des âmes virent Dieu face à face ! Nous assistons à ces premiers enivrements de saint Joseph, nous le félicitons, nous lui disons avec tendresse : « Jouissez ! jouissez ! enivrez-vous au torrent des voluptés du Seigneur, et obtenez-nous par vos prières de boire un jour à la même source que vous ».

Nous approchons des Mystères glorieux, ici nous allons trouver de nouveau notre bien-aimé protecteur. Il fut, sans aucun doute, au nombre des privilégiés qui escortèrent l'âme du Christ au matin de la Résurrection ; le triomphe de Jésus devint aussi le triomphe de Joseph. Au jour de l'Ascension, le Père nourricier monte avec son Fils, et quand Notre-Seigneur s'est assis sur son trône éternel pour exercer à la droite du Tout-Puissant le pouvoir de roi et l'office de juge, il fait asseoir Joseph auprès de lui, il confie le soin de son Eglise à celui qui avait protégé son enfance. En félicitant le Sauveur à son entrée triomphale dans son royaume, nous féliciterons Joseph d'être associé à l'empire. Plus tard, quand nous célébre-

rons, dans les derniers Mystères, les gloires de la Sainte Vierge, il nous sera doux de penser en même temps aux gloires du vénéré Patriarche ; Marie nous sera reconnaissante d'unir dans une même méditation les triomphes de son époux à ses propres triomphes. En priant la Reine de l'Eglise, nous offrirons nos hommages au patron et protecteur de l'Eglise.

De la sorte, les Mystères glorieux nous révéleront le rôle de saint Joseph par rapport à l'Eglise catholique.

L'Eglise a été instituée pour perpétuer l'Incarnation à travers les siècles ; l'Incarnation et l'Eglise sont le sommet de l'histoire du monde. L'Eglise est le prolongement nécessaire de l'Incarnation ; la famille chrétienne est la continuation de la famille de Nazareth. Dès lors Joseph doit avoir dans l'Eglise un rôle analogue à celui qui lui fut confié dans l'Incarnation, il doit continuer à l'égard de la famille chrétienne la mission tutélaire qu'il exerça envers la famille de Nazareth : gardien et protecteur de la sainte Famille, il sera le gardien et le protecteur de la chrétienté.

L'Eglise a reconnu solennellement ce rôle du saint Patriarche à son égard. Il est juste de rappeler ici qu'un religieux dominicain, le P. Lataste, avait offert sa vie pour que saint Joseph fût déclaré patron de l'Eglise ; le sacrifice fut accepté, le religieux mourut victime de sa générosité, mais peu de temps après parut le décret de Pie IX proclamant saint Joseph patron de l'Eglise uni-

verselle. Nous avons tout récemment célébré le jubilé d'argent de ce béni patronage, et ce jour a été vraiment pour tous les fidèles une fête du cœur.

Le rôle de Joseph dans l'Eglise est donc d'être *patron universel :* c'est-à-dire intercesseur pour *toutes les grâces,* patron pour *toutes les conditions.*

On connaît la célèbre parole de sainte Thérèse : « Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin, mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous ». Nous avons montré comment tous les biens spirituels nous arrivent par Jésus et Marie : Jésus, source de grâces, Marie, canal qui nous les transmet. Joseph a sur eux un droit de propriété : les liens formés autrefois sur la terre n'ont pas été détruits, mais plutôt consacrés dans le ciel. Au paradis, comme jadis à Nazareth il peut dire à son épouse et à son fils : « Vous m'appartenez, vous êtes mon bien », et tous les deux lui renouvellent la réponse d'autrefois : *Tuus sum ego.* Oui, je suis à vous. Il pourrait donc leur commander, mais Jésus et Marie n'attendent pas ses ordres ; ils préviennent ses désirs, et toutes les faveurs qu'il sollicite pour ses privilégiés sont accordées.

Par son pouvoir sur le cœur du Roi et de la Reine du ciel, Joseph peut être appelé le ministre des trésors spirituels, l'intendant des finances divines : grâces du temps, grâces de l'éternité, il en est l'aimable distributeur. Avons-nous besoin d'un

secours temporel ? allons à Joseph. Une communauté de Religieuses, en Amérique, sollicitait une somme considérable pour un établissement en faveur des pauvres ; une Sœur compose, en l'honneur de saint Joseph, un cantique touchant que les vieillards chantent chaque jour après la prière du soir. Avant la fin de la neuvaine, un bienfaiteur envoyait une généreuse offrande, les pauvres continuèrent à répéter leur cantique de confiance ; le saint eut la gracieuseté d'accorder le double de la somme demandée.

Désirons-nous la solution d'une affaire difficile ? Recourons à celui qui est l'avocat des causes désespérées. Une famille chrétienne était menacée d'un procès injuste ; pendant qu'elle fait une neuvaine à saint Joseph, l'adversaire s'offre de lui-même à arrêter les débats et à payer les frais.

Mais surtout notre puissant intercesseur se plaît à accorder les faveurs spirituelles, les grâces du salut. Que de mères chrétiennes sont venues devant son autel le remercier pour la conversion d'un fils ou d'un époux !

Entre toutes les faveurs, il en est une qu'on peut appeler la grâce des grâces ; celle de la persévérance et de la bonne mort. Serai-je sauvé ? Serai-je damné ? il n'y a pas de question plus redoutable que celle-là ; la réponse est plus effrayante encore : Je n'en sais rien ! Mais Joseph, qui a rendu son âme entre les bras de Jésus et de Marie, peut promettre à ses serviteurs une ré-

ponse de vie. On a souvent cité ce trait rapporté par saint Vincent Ferrier :

Un pieux marchand avait coutume d'inviter tous les ans à sa table trois pauvres en l'honneur de la famille de Nazareth. A ses derniers instants, Jésus, Marie et Joseph vinrent lui sourire et l'appeler à eux : « Vous nous avez reçus chaque année dans votre maison ; aujourd'hui, nous vous recevons dans la nôtre ». Si nous pouvions entendre une semblable invitation à notre agonie ! Ah ! du moins, ne manquons pas de demander à notre dévoué protecteur le don inestimable de la persévérance.

Saint Joseph est donc intercesseur pour toutes les grâces. Il est aussi patron pour toutes les conditions. Patron de l'enfance, car il a abrité l'Enfant Jésus sous son manteau paternel ; patron des familles chrétiennes, car il a été le chef de la plus auguste famille qui fût jamais. Il est d'une manière spéciale le patron des ouvriers. Il était de la race royale de David, mais ce n'est pas à ce titre qu'il est resté cher à la piété des fidèles ; il porte dans l'histoire un nom plus modeste et plus vénéré : le charpentier de Nazareth.

Il est le patron des vierges : vierge lui-même, époux d'une Mère vierge, père nourricier d'un Dieu vierge, il a certes le droit d'être le gardien de la virginité. Il est le patron des âmes sacerdotales ; Joseph et le prêtre ont reçu tous deux la mission de porter Jésus aux hommes, de le défendre contre les persécutions ; à tous deux, il a

été donné de jouir de l'intimité du bon Maître, de vivre et de mourir sur son cœur.

Il est le patron des affligés, de tous ceux qui pleurent, de tous ceux qui souffrent : il a savouré dans ses sept douleurs et ses sept angoisses l'âpre jouissance du sacrifice.

Il est le patron des exilés : il a appris sur les chemins de l'Egypte combien il est dur de ne pouvoir reposer son regard sur le ciel de sa patrie.

Il n'est aucune condition, aucun état qui ne puisse trouver en lui un modèle, un protecteur, un ami ; il est le patron de tous les chrétiens, puisqu'il est le patron universel de l'Eglise.

Voilà, dans un simple et faible aperçu, le rôle que Jésus-Christ a confié à son père putatif au jour de l'Ascension ; voilà dès lors comment la considération de ce mystère pourra devenir une véritable méditation sur saint Joseph.

Léon XIII a bien compris qu'il existe une relation nécessaire entre le Rosaire et le chef de la sainte Famille. C'est pourquoi il a décrété que dans toute l'Eglise, pendant le mois du Rosaire, Joseph serait invoqué après son épouse immaculée.

Ne séparons pas ce que Dieu a uni : désormais en récitant les *Ave* nous associerons dans notre méditation et notre amour la Mère de Jésus, Marie, à Joseph, son époux : *Mater Jesu Maria, Joseph.*

TROISIÈME PARTIE

Le Rosaire et la Pratique de la Sainteté

CHAPITRE PREMIER

LE ROSAIRE SOURCE DE SAINTETÉ

Dieu veut que nous soyons saints comme lui-même. Notre vocation, dit l'Apôtre, n'est pas l'impureté, la souillure, mais la vie immaculée. Le chrétien est un consacré. Il y a, en effet, une consécration universelle qui s'étend sur toute notre existence, il y a comme un réseau divin qui nous enlace tout entiers, afin que nous soyons préservés de la contagion du siècle, et que nous restions toujours et partout la chose du Seigneur. Voyez ce que fait l'Eglise pour nous sanctifier. A notre arrivée en ce monde, elle nous reçoit dans ses bras, elle nous marque et nous consacre : c'est sa prise de possession. Elle fait sur nous des onctions mystérieuses, verse un peu d'eau sur notre tête : nous sommes saints !

A l'heure de notre suprême agonie, elle vient encore imprimer sur nos membres le sceau du salut ; elle fait une dernière onction, nous bénit une dernière fois : nous voilà sacrés pour la mort. Elle bénira même notre poussière dans le tombeau ; nos restes conserveront ainsi jusque dans la corruption une sorte de majesté ; et Dieu se

souviendra que nous avons été sacrés pour la résurrection de la gloire.

Mais l'Eglise bénit d'une manière spéciale ses enfants, lorsqu'ils doivent choisir un état de vie. Elle bénit ses vierges, afin que la parfum de la chasteté soit plus agréable et que le cœur immolé soit une victime plus pure ; elle bénit ses moines, afin que la royauté de la vie religieuse ne pèse pas trop sur leur tête. Et ses prêtres ! Le jour venu, « elle les jette à terre dans ses basiliques, elle verse sur eux une parole et une goutte d'huile » ; les voilà saints : ils peuvent désormais aller à travers le monde sous la garde de leur consécration. Venez aussi, époux chrétiens : L'Eglise vous consacrera ; elle bénira vos mains, afin que votre alliance soit plus durable et plus étroite ; elle bénira votre cœur, en y versant un peu du fidèle amour dont le Christ chérit son Eglise.

Telle est notre première sainteté : la consécration, qui marque tous les chrétiens, à quelque état qu'ils appartiennent, et écrit sur leur front cette devise que beaucoup hélas ! respectent si peu : « *Sanctum Domino !* Vous êtes la chose sainte du Seigneur ! »

Pourtant ce n'est là qu'une sainteté extérieure. La sainteté proprement dite est une participation à l'être même de Dieu, un état de l'âme qui nous unit intimement au Seigneur en nous faisant vivre de sa vie, aimer de son amour. Un saint est celui

qui peut dire : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi.

Nous essaierons de montrer comment le Rosaire nous communique cette sainteté qui est la vie même de Dieu. Le double organe de la vie, c'est la tête et le cœur. Dans l'Eglise aussi nous trouvons une tête d'où descendent les énergies surnaturelles, et un cœur qui est l'organe de la circulation divine : la tête est Jésus-Christ, le cœur est l'Esprit-Saint.

Dans la tête, dit saint Thomas, il y a trois choses à remarquer : l'ordre ou la place qu'elle occupe, la perfection dont elle jouit, le pouvoir qu'elle exerce. Sa place, parce que la tête est la première partie de l'homme en commençant par le sommet ; sa perfection, parce que dans la tête sont réunis tous les sens soit internes soit externes, tandis que le seul toucher est répandu dans les autres membres ; son pouvoir enfin, parce que l'énergie et le mouvement des autres membres et la direction de leurs actes procèdent de la tête, à cause de la vertu motrice qui réside chez elle.

Ce triple rôle convient au Christ dans l'ordre spirituel. Il a le premier rang, il est plus près de Dieu, sa grâce est plus élevée que celle des autres hommes, puisque ceux-ci n'ont reçu la grâce que par rapport à lui. Il a, en second lieu, la perfection, car il possède la plénitude de toutes les grâces, selon cette parole de saint Jean (I, 14) : *Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité*. Enfin, il a le pouvoir de communiquer la grâce à tous les

membres de l'Eglise, selon la parole du même évangéliste : *Nous avons tous été enrichis de sa plénitude*[1] ».

Ce rôle de la tête appartient au Christ, à raison de son humanité visible. Le rôle du cœur, au contraire, est intérieur et caché ; il est donc bien approprié à l'Esprit-Saint, dont l'opération est secrète et mystérieuse. Le divin Paraclet exerce dans l'Eglise une influence invisible, mais irrésistible ; il lui conserve la chaleur, la vie, la beauté et une perpétuelle jeunesse ; il la console et la fortifie. Il est le fleuve impétueux qui féconde et réjouit la cité de Dieu ; en un mot, il est le cœur mystérieux, mais tout-puissant, qui lance la vie et la grâce jusqu'à la hauteur de leur source, qui est l'éternité.

Telle est l'économie de la vie surnaturelle, telle est la condition de la sainteté : pour avoir le salut, pour avancer dans la perfection, il faut être uni à la tête et au cœur, au Christ et à l'Esprit-Saint.

Or, la méditation du Rosaire n'est qu'une suave union à l'un et à l'autre. Du premier au dernier mystère, nous touchons la personne adorable du Christ-Jésus ; c'est encore lui qui passe, c'est encore sa vie, ce sont ses actions qui sont devant nous avec leur infinie vertu, et nous pouvons encore pénétrer jusqu'à son âme et à sa divinité. Notre tête divine nous imprime son mouvement ; la vie déborde en nous à flots pres-

1. III. P, q. VIII, art. 1.

sés, et l'on peut dire et sentir que nous avons une âme vivante : *Factus est homo in animam viventem* [1]. Dans chaque mystère aussi, nous surprenons l'action de l'Esprit-Saint ; c'est lui qui fait concevoir la Vierge Immaculée en la couvrant de son ombre ; c'est lui qui fait tressaillir Jean-Baptiste, qui transforme Elisabeth et Zacharie ; c'est lui qui dirige toute la trame de la Passion et qui anime encore toute la série des mystères triomphants.

Le Saint-Esprit est véritablement la vertu, l'agent, le cœur de chaque mystère. Si nous savons entrer dans l'intérieur de cette dévotion, l'adorable Paraclet deviendra, pour ainsi dire, notre cœur et nous communiquera des battements assez forts pour faire jaillir le sang de notre âme jusque dans l'éternité.

Il est donc bien vrai que le Rosaire nous unit à la tête et au cœur de l'Eglise. Vivre avec le Christ, tressaillir et aimer avec l'Esprit-Saint, ô doux et ineffables instants que cette méditation ! Quand on est avec le Fils et le Paraclet, on est aussi avec le Père. Nous voilà donc sur le sein tout aimable de la Trinité, aux sources mêmes de la vie, de l'amour, de la sainteté, du bonheur !

1. *Genes.* II, 7.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE ROSAIRE ET LA SAINTETÉ COMMUNE

Pour faire mieux apprécier cette influence du Rosaire sur la vie spirituelle, nous allons considérer les trois degrés de la sainteté, qui sont : la sainteté commune, la sainteté parfaite, la sainteté héroïque.

La sainteté commune consiste dans l'état de grâce et dans l'observation des préceptes ; elle est cette robe nuptiale, cette charité première sans laquelle on n'a point d'accès au festin du Père de famille.

Pour arriver à ce premier degré de la vie spirituelle, il n'est pas besoin de faire des actions extraordinaires, ni même de faire beaucoup d'actions. Le Rosaire nous offre des exemples à la portée de tous. Jésus-Christ, l'idéal de toute sainteté, n'a fait pendant sa vie à Nazareth que des actions simples et sans éclat ; Marie et Joseph, qui sont après Jésus, nos infaillibles modèles, ont mené une vie très obscure ; les petites actions en forment comme le tissu divin. La sainteté ne consiste donc pas dans l'extraordinaire. Comme la condition commune de l'humanité se résume en

deux mots : le travail et la souffrance, se sanctifier c'est savoir travailler et souffrir.

Or, le Rosaire est la véritable école du travail et de la souffrance.

Les Mystères joyeux nous font pénétrer dans l'intérieur de Nazareth, et là que trouvons-nous ? L'atelier, le patron et l'ouvrier. Il y a là des profondeurs insondables. Le Fils né du Père dans les splendeurs de l'éternité, n'a voulu ni régner sur un trône, ni habiter un palais, mais se faire ouvrier et être appelé ouvrier. Les Juifs disaient de lui : N'est-il pas le fils d'un ouvrier : *Nonne hic est fabri filius ?* [1] — N'est-ce pas un ouvrier le fils de Marie ? *Nonne hic est faber filius Mariæ ?* [2] — Oui, il a été un ouvrier, notre adorable Sauveur, faisant sa journée et gagnant son pain à la sueur de son front. Ah ! si l'ouvrier chrétien savait comprendre ces grandes leçons ! il pourrait dire aux grands de ce monde : Je n'envie pas votre condition, car Dieu n'a pas voulu vous ressembler, mais il s'est fait petit ouvrier comme moi !... L'ouvrier et le patron conservant entre eux ces rapports suaves qui unissaient Jésus et Joseph, le problème social serait vite résolu et la félicité visiterait de nouveau tant de foyers désolés. Jésus, Marie et Joseph, n'est-ce pas la trinité du bonheur ? Si les enseignements du Rosaire étaient mis en pratique, tous les ateliers ressembleraient à celui de Nazareth : la trinité

1. MATH., XIII, 55.
2. MARC. VI, 3.

du bonheur entrerait dans toutes les familles, et le monde pourrait chanter le retour de l'âge d'or, car ce serait le règne de la sainteté.

Les Mystères douloureux vont nous apprendre à sanctifier la souffrance. On n'a pas le courage de se plaindre, quand on a compris son Rosaire. Vous êtes épuisé de fatigue, la sueur inonde votre visage. Avez-vous eu, comme Jésus-Christ, une sueur de sang ? Votre corps est meurtri par la douleur : a-t-il été brisé par une atroce flagellation ? Votre tête est dévorée d'ennuis : a-t-elle été couronnée d'un diadème sanglant ? les épines ont-elles déchiré votre front ? vos yeux se sont-ils remplis de sang comme ceux de Jésus ? Vos épaules ont ployé sous de rudes fardeaux ; ont-elles été labourées par la pesante croix du Golgotha ? Vos mains et vos pieds se sont lassés au travail ; ont-ils été percés par ces clous terribles qui brisent les fibres et les nerfs ? Votre âme est abreuvée d'angoisses ; est-elle jamais descendue dans cet abîme d'épouvante qui arrachait à Notre-Seigneur ce cri de détresse : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?... Oh ! non, celui qui comprend son Rosaire n'a pas la force de se plaindre.

Mais il en est qui répètent : Si au moins mes souffrances étaient méritées !... Et Notre-Seigneur avait-il mérité son agonie, sa flagellation, son crucifiement ? Nous ne sommes jamais plus heureux que lorsque nous souffrons sans l'avoir mérité. L'épreuve méritée est un châtiment ; l'autre est

une grâce de choix : c'est la visite et le sourire de Dieu.

Nous ne savons pas ce que nous faisons en repoussant la Croix. Il y a dans la souffrance, disent les saints docteurs, un triple pouvoir : d'expiation, d'impétration et de sanctification. Pouvoir d'expiation. Rien ne purifie l'âme comme la douleur surnaturellement acceptée, et c'est là une manière très efficace de faire notre purgatoire en ce monde. Vous donc qui pleurez, vous dont les mains sont meurtries par un dur labeur et l'âme angoissée jusqu'à la mort, réjouissez-vous ! vous êtes sur le Calvaire, vous êtes plus près du ciel ; vous êtes sur la Croix, vous êtes plus près de Dieu ! Pouvoir d'impétration. Dieu ne peut rien refuser à une âme qui lui dit : Je vous donne du mien, afin que vous me donniez du vôtre ; je vous donne mes souffrances, afin que vous me donniez votre grâce. Pouvoir de sanctification. La souffrance chrétienne nous détache et nous élève, elle nous fait participer à la beauté du divin Crucifié, et il n'y a rien de plus ravissant ici-bas qu'une âme transfigurée par le sacrifice. Voilà comment on envisage la douleur dans l'école du Rosaire. On la savoure comme le breuvage du Ciel, car on trouve Jésus au fond de ce calice, et l'on dit avec le Psalmiste : Oh ! qu'il est beau le calice d'amour où notre âme s'enivre ! *Calix meus inebrians quam præclarus est* [1].

De la sorte et grâce au Rosaire, il est facile à

1. Ps. 22, 5.

tout le monde de se sanctifier ; il suffit de nous unir au Sauveur et de greffer chacune de nos actions sur chacun de ses Mystères. Nous éprouvons une douleur physique : greffons-la sur la Flagellation et les inénarrables souffrances du Verbe fait chair. C'est une peine morale : greffons-la sur l'Agonie et le Couronnement d'épines, qui nous rappellent spécialement les douleurs morales de notre Sauveur. Nous pratiquons un acte de patience : greffons-le sur le Portement de la Croix et la patience ineffable de l'Agneau divin. C'est une prière : unissons-la à son esprit d'oraison. Notre devoir est l'étude : greffons tout cela sur la science infinie de la Sagesse incarnée qui se révèle au milieu des docteurs, dans le Mystère du Recouvrement au Temple.

Enfants de Marie, chevaliers de sa Garde d'honneur, le royaume de Dieu est vraiment au milieu de vous ; la sainteté est à votre portée et sans recourir à des actions extraordinaires, ni même à beaucoup d'actions, vous pourrez trouver le secret de la perfection dans votre Rosaire.

Hommes de la peine et du travail, pensez aux Mystères joyeux, pensez que vous êtes les ouvriers de l'éternité, unissez-vous à l'Ouvrier de Nazareth, et dites-lui : O Jésus, qui avez été ouvrier comme nous, allégez un peu notre fardeau ! Hommes de l'étude, travailleurs de la pensée, pourquoi ne lèveriez-vous pas un instant votre regard vers le ciel ? Les yeux de l'âme, en effet, comme ceux du corps, ont besoin du ciel pour se

reposer : les yeux du corps se reposent dans le ciel visible ; aux yeux de l'âme il faut le ciel des cieux, c'est-à-dire cette Trinité adorable que nous invoquons dans le Rosaire. Oh ! soyez sûrs que l'esprit et le corps auront trouvé le repos dans cette courte invocation : Notre Père, qui êtes aux cieux, je vous offre ma fatigue ! Quand la sueur du travail ou celle de l'angoisse inonde votre visage, pourquoi ne diriez-vous pas au bon Maître: O Jésus, je mêle cette sueur à la sueur sanglante que versa votre amour au jardin des Oliviers ! Si vous travaillez ainsi, votre journée sera vraiment féconde, et vous pourrez dire le soir : Les gerbes que nous avons amassées pour le ciel sont plus riches et plus belles que les récoltes de nos champs, ou que nos gerbes littéraires. Si vous devez recevoir l'austère visite de la souffrance, si l'on doit surprendre sur votre visage plus de larmes que de sourires, entrez alors dans l'esprit des Mystères douloureux, dites : Dieu de Gethsémani et du Golgotha, je mêle le sang de mon âme à votre sang, mes larmes aux larmes précieuses que vous versiez, lorsque vous avez poussé ces cris puissants qui sauvaient le monde !

Enfin, si vous n'avez pour partage ni le travail ni la douleur, si la fortune environne votre tête de cette auréole d'un jour, vous avez surtout besoin du Rosaire, car vous êtes exposés à vous laisser aveugler. Voyageurs de l'éternité, ne vous attardez pas sur les rivages du temps ! Les Mys-

tères glorieux élèveront vos pensées vers la région des grandes et suprêmes réalités.

Le premier Mystère, en nous rappelant le triomphe du Sauveur, nous fait assister d'avance à la résurrection générale, à ce jour solennel et terrible où l'ange du Seigneur criera sur les ruines du monde : *Tempus non erit amplius !* [1] Tout est fini, il n'y a plus de temps !

Saint Jérôme, au fond de son désert, croyait entendre la trompette dernière : Morts, levez-vous, venez au jugement ! La méditation du chapelet produira sur nous le même effet salutaire. En passant dans nos grandes villes, nous n'arrêterons pas nos cœurs sur ces vanités, nous dirons avec les saints : Un jour viendra où cette puissante cité, aujourd'hui si vivante, si enivrée de ses voluptés, sera couchée dans le silence et la mort ! Plus de mouvement dans les places publiques ; plus de voyageurs pressés ni de rues encombrées ; ils ne retentissent plus les chants des festins, il a cessé pour toujours le bruit des affaires ! Il n'y a plus de temps, il n'y a plus de temps ! Ne nous reposons donc pas sur ce sable mouvant : voyageurs de l'éternité, ne nous attardons pas sur les rivages du temps !

Appuyons-nous sur le Rosaire, comme sur une ancre immuable, fixée en haut et touchant jusqu'à Dieu.

Cette dévotion ainsi comprise sanctifiera la

1. *Apoc.* X, 6 .

richesse et le bonheur, comme elle a sanctifié le travail et la souffrance. Le Rosaire mettra ainsi une auréole sur tous les fronts. Sur le front de ceux qui travaillent l'auréole de Nazareth ; sur le front des affligés l'auréole du Golgotha ; et aux rayons trompeurs de la gloire mondaine il opposera l'auréole future de la vision béatifique et de la résurrection triomphante.

CHAPITRE TROISIÈME

LE ROSAIRE ET LA SAINTETÉ PARFAITE

Au-dessus de la charité commune, nécessaire à tous ceux qui veulent entrer dans le royaume des cieux, il y a une charité plus noble, qui n'est pas encore le dernier sommet de la vie spirituelle, mais qu'on peut appeler déjà la perfection de l'amour dans la perfection du sacrifice ; c'est la sainteté de l'état religieux.

Jésus-Christ, avant de monter au ciel, établit dans son Eglise une double école officielle, chargée de reproduire, l'une son rôle de sanctificateur, l'autre sa sainteté personnelle. La première est le sacerdoce, la seconde est l'état religieux. Toutes les deux doivent durer jusqu'à la fin des temps. Perpétuer à travers les âges la mission de sanctificateur qui appartient au Christ, voilà votre sublime destinée, ô prêtres ! reproduire sa sainteté personnelle, tel est votre auguste devoir, ô religieux !

En vertu de leur profession, les âmes consacrées s'engagent à exprimer en elles le céleste idéal. Il faut que Dieu le Père puisse reconnaître en elles son Fils, et que Marie puisse dire en les

regardant : « C'est ainsi qu'était mon Jésus ; ce sont bien ses traits chéris : c'est bien sa douceur, sa charité, son humilité, son esprit de renoncement ». Mais pour réaliser ce type immaculé, elles devront travailler sans cesse à leur sanctification ; et, même après de longs efforts, elles ne pourront pas encore dire : C'est assez. Il y aura toujours au fond de leur cœur comme une voix puissante qui leur criera : Plus haut ! plus haut ! Votre modèle est la perfection infinie ; le tableau de votre âme n'est pas encore achevé ; l'image n'est pas assez ressemblante ; il faut toujours y ajouter, toujours peindre quelque trait nouveau afin de se rapprocher davantage du ravissant idéal.

Voilà pourquoi la vie religieuse doit être une marche perpétuelle vers la perfection. Et en quoi cette perfection doit-elle consister ? Quand nous lisons l'histoire des grands religieux, nous voyons qu'ils ont payé à l'Eglise le tribut de l'héroïsme, comme les martyrs lui avaient payé le tribut du sang. La profession a créé dans l'âme une soif ardente d'idéal et une aspiration vers l'héroïsme, et plus d'une fois l'obéissance a enfanté le sublime.

Toutefois la sainteté, qui est ordinairement exigée des religieux, n'est pas la charité héroïque : c'est une charité intermédiaire, au-dessous de l'héroïsme, au-dessus de la charité commune ; elle consiste à écarter tous les obstacles qui pourraient entraver l'acte de l'amour divin. C'est une sorte de charité parfaite, ou, comme nous l'avons dit, c'est la perfection de l'amour dans la perfection

du sacrifice. Notre-Seigneur nous a aimés par le sacrifice ; nous lui répondons par la mort et par le sacrifice : mort et sacrifice de l'ambition et des biens de ce monde, c'est la pauvreté ; mort et sacrifice de la chair et des sens, c'est la chasteté ; mort et sacrifice de la volonté, c'est l'obéissance. Quand l'esprit et le cœur sont immolés, quand on a abandonné la volonté, ce grand domaine qui reste même aux plus pauvres de ce monde, le dernier mot est dit ; c'est la perfection de l'amour dans celle du sacrifice. Une âme religieuse entièrement fidèle à ses trois vœux aurait déjà cette charité parfaite qui est voisine de l'héroïsme.

Mais pour être fidèle, lui suffit-il d'éviter le péché mortel ? Sans doute, tant qu'elle ne tombe pas dans une faute grave, elle est encore, en un sens, dans l'état de perfection ; cependant la voix divine qui crie en elle : Soyez parfait ! montez plus haut ! exige davantage, c'est-à-dire une haine radicale pour le péché véniel. Se laisser aller à cette faute, c'est blesser Notre-Seigneur à la prunelle de l'œil, quoiqu'on ne veuille pas le faire mourir. Contrarier ainsi le bon Maître dans ce qu'il a de plus sensible, est-ce vraiment la perfection de l'amour et celle du sacrifice ? Il est donc évident que le désir sérieux de la sainteté doit aller de pair avec la haine du péché véniel. Tout progrès dans la perfection est un triomphe sur lui, et chaque fois que l'on commet quelqu'une de ces fautes réfléchies, on tombe d'un degré : on

ne reste plus sur ces hauteurs radieuses où planent les vrais religieux.

Toute âme soucieuse de sa perfection doit avoir la volonté ferme et bien arrêtée d'éviter tout péché véniel délibéré. Nous disons *délibéré*, car bien des fautes échapperont infailliblement à notre faiblesse, puisque l'Eglise enseigne qu'il est impossible, sans un privilège insigne comme celui qui fut accordé à Marie, d'éviter tout péché véniel durant une vie entière. D'ailleurs, on ne fait pas vœu d'être parfait, mais seulement de travailler à le devenir. On ne commet pas d'hypocrisie ni de mensonge, si on a encore des défauts dans l'état religieux : il y aurait hypocrisie et mensonge si on perdait le désir d'une vie parfaite, et si l'on disait d'une manière pleinement réfléchie : Je renonce désormais à la perfection.

Telle est, en résumé, la sainteté religieuse : perfection de l'amour dans la perfection du sacrifice, qui suppose l'observation fidèle des trois vœux et réclame une haine profonde pour tout péché véniel délibéré.

Pour marcher, sans jamais défaillir, vers ces divins sommets, il faut être uni à Jésus, et le tenir par la main. Le Sauveur, en effet, est le géant de l'éternité : si nous savons saisir sa main puissante, nous serons portés suavement, et nous courrons avec lui dans cette royale carrière. *Exultavit ut gigas ad currendam viam* [1].

1. Ps. XVIII, 6.

Le Rosaire nous donne ce moyen de l'atteindre. Jésus dans le Rosaire est véritablement notre modèle, notre voie et notre vie. Notre modèle, car il se révèle à nous dans les Mystères comme le parfait religieux de son Père céleste ; notre voie, car il nous tend la main, cette main qui indique l'éternité, qui soutient et qui porte ; notre vie, car de ces Mystères découlent des grâces puissantes pour nous faire observer nos vœux. Ce sont là des considérations faciles, qu'il nous sera agréable d'approfondir.

Notre-Seigneur, dans le Rosaire, est le religieux par excellence du Père éternel. Un religieux est un homme entièrement lié à Dieu. Le mot religion vient, en effet, de *religare*, qui signifie « lier une seconde fois ». Nous sommes déjà attachés à Dieu par le lien indissoluble de la création et de la conservation, sans lequel nous ne pourrions subsister un instant.

A ce lien physique et nécessaire nous ajoutons un lien moral et volontaire. Dieu est notre principe, nous nous rattachons à lui par le lien de l'adoration ; Dieu est notre souverain maître, nous nous enchaînons à lui par la soumission et l'obéissance ; Dieu est notre fin suprême, nous nous unissons à lui par le lien de l'amour. Cette chaîne toute suave qui nous relie à notre principe, à Notre-Seigneur et à notre fin, c'est la *religion*. Tous ceux qui servent Dieu, dit S. Thomas, peuvent dans ce sens large être appelés *religieux ;* mais on réserve ce nom aux hommes qui con-

sacrent leur existence entière au service divin, se dégageant totalement des affaires du monde.

Leurs trois vœux achèvent de les attacher à Dieu.

La pauvreté les enchaîne au Dieu principe de tout vrai bien, la chasteté au Dieu vierge, principe de tout ce qui est pur et beau, l'obéissance au Dieu roi, principe de toute liberté. Ainsi, de toutes manières, le religieux est l'homme lié au Seigneur.

Dans la triple série du Rosaire, nous admirons en Jésus-Christ cette absolue dépendance à l'égard de son Père. En assistant, par le premier Mystère, à son départ de l'éternité et à son Incarnation, nous voyons l'adorable Sauveur se mettre dans la dépendance de Dieu et se faire, en quelque sorte, son homme-lige. « Me voici, dit-il, pour accomplir votre volonté, *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* »[1]. Sur le point de retourner à son éternité d'où il était descendu, il aura la même parole : *Fiat voluntas tua.* C'est là ce qui a dominé son existence ici-bas. Quand il se sépare de Marie et de Joseph et se retire au milieu des docteurs, c'est pour s'occuper des affaires de son Père ; s'il passe la nuit dans une prière ardente, c'est pour être tout entier au service de Celui qui l'a envoyé. Tous ses instants seront employés à consommer l'œuvre qui lui a été confiée, et il pourra dire en terminant sa carrière : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam*[2]. Le voilà donc en tout et

1. *Heb.* X, 9.
2. JOAN. XVII, 4.

partout le religieux parfait de son Père, l'homme entièrement consacré et lié à Dieu.

Oh ! quelle suave méditation de considérer ainsi dans les Mystères Jésus entièrement dépendant, Jésus religieux, Jésus pauvre, Jésus vierge, Jésus obéissant !

La pauvreté ! Il l'a pratiquée jusqu'à l'héroïsme : il est pauvre à sa naissance et pendant toute sa vie, puisqu'il n'a pas où reposer sa tête ; pauvre sur son Calvaire, où il voit les soldats se partager ses derniers vêtements ; plus pauvre encore dans son Eucharistie, où il se dépouille de l'apparence même de son humanité et se couvre d'un vêtement d'emprunt, très fragile, très infirme, les espèces sacramentelles.

La chasteté ! Il est le Dieu vierge, fils d'une Mère vierge, époux d'une Eglise vierge ; il a voulu que son corps ne reposât que sur la pierre d'un sépulcre vierge, et il demeure encore dans le Saint-Sacrement le pur froment des élus, le vin qui fait germer les vierges.

L'obéissance ! Il a eu pour elle un amour passionné : c'est l'obéissance qui le fait naître, vivre et mourir, qui l'enchaîne dans l'Eucharistie et le livre sans défense aux mains sacrilèges des apostats.

C'est ainsi que dans tous les Mystères, Notre-Seigneur est le modèle des religieux, auxquels il peut dire : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme moi-même j'ai fait ».

Il ne se contente pas de nous indiquer la

route ; il est lui-même notre voie ; il est lui-même notre vie, c'est-à-dire que les Mystères du Rosaire ont une puissante efficacité pour nous communiquer les grâces de notre état. Nos vœux sont un défi solennel opposé aux trois grandes concupiscences qui se partagent l'empire du monde. Or, notre Sauveur a vaincu cette triple force de l'esprit du mal par sa vie, sa passion et sa résurrection, *per vitam, mortem et resurrectionem suam*, qui nous sont rappelées dans les trois séries des Mystères. Comme il n'a jamais été soumis lui-même à ces maudites concupiscences, c'est pour nous qu'il les a vaincues : il a donc expié les vices qui naissent en nous de cette triple racine, et il nous a mérité les grâces de la vertu contraire. Méditer le Rosaire, c'est donc assister à la victoire du Sauveur sur les trois concupiscences ; on est, dans ces Mystères, en face d'un vice terrassé et d'une vertu triomphante. L'âme religieuse qui sait entrer dans l'intérieur du Rosaire peut facilement obtenir, par suite de son contact avec le Verbe Incarné, des grâces actuelles pour dompter la même concupiscence et pratiquer la même vertu. En nous unissant à Jésus pauvre dans ses divers Mystères, nous trouverons des secours pour vaincre la concupiscence des yeux ; notre contact avec Jésus vierge nous fera triompher de la concupiscence de la chair ; et notre humble obéissance, greffée sur la sienne, détruira l'orgueil de la vie. De cette sorte, la pratique des vœux devient aisée, et les tentations contraires sont écartées.

Mais nous avons vu que la perfection religieuse, ne se contentant pas d'un triomphe facile sur le péché mortel, doit avoir pour toute faute vénielle une haine vivace que rien ne saurait atténuer. Les grâces du Rosaire vont jusque-là. Elles ne s'étendent pas seulement à ces grands combats où la vie de l'âme est en péril, mais descendent encore à ces luttes quotidiennes qui se livrent entre le renoncement et la tiédeur, entre le désir de la perfection et l'attachement aux convoitises de la nature. Le Rosaire, en effet, nous met en communication avec le religieux impeccable qui fut parfait dès le premier instant. En vertu de notre contact avec lui, nous devons recevoir quelque chose de sa perfection ; et les grâces qui partent d'une source si pure doivent faire naître en nous des délicatesses exquises comme celles du Sacré-Cœur.

Ces délicatesses consistent à s'oublier soi-même pour les intérêts du Bien-Aimé, à craindre par-dessus toutes choses de l'offenser même en matière légère, et à mesure qu'elles nous détachent insensiblement de nous-mêmes et du créé, elles nous inspirent des attraits suaves et forts pour le service divin et une vie toute de ferveur.

Telles sont les grâces de choix qui découleront des Mystères, tels sont les effets merveilleux que le Rosaire peut opérer dans l'âme religieuse qui sait en profiter. Mais il faut être bien vigilant : si nous ne savons pas saisir la main de Jésus, quand il passe, nous resterons loin de lui. Le

géant de l'éternité marche bien vite : il nous sera impossible de l'atteindre, et nous resterons seuls sur ce chemin ardu où il est si facile de se décourager et de retourner en arrière.

Alors peut-être rencontrerons-nous Marie. Elle aussi passe dans le Rosaire pour donner la main aux religieux, car elle a pratiqué dans ces Mystères la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, avec une exquise perfection qui excluait l'ombre même du péché véniel. Si nous savons nous unir à elle dans la méditation de son céleste psautier, l'auguste Distributrice des grâces nous donnera des secours énergiques pour nous faire imiter sa perfection, son amour de Dieu et sa haine du péché. Aidés ainsi par Marie, nous essaierons d'atteindre Jésus, et peut-être que le bon Maître, à la voix de sa Mère, daignera se retourner vers nous ; et dès lors nous pourrons marcher sans encombre sur la route de l'éternité, entre le Christ et Marie.

Oh ! si les âmes religieuses savaient comprendre et pratiquer leur Rosaire, comme le chemin de la perfection leur deviendrait aisé ! Elles seraient, en quelque sorte, portées par la main de Jésus et la main de Marie, c'est-à-dire par les grâces qui nous viennent de l'un et de l'autre, et elles pourraient répéter la parole du Frère Marie-Raphaël : « J'ai trouvé dans le Rosaire mon secret de sainteté ».

CHAPITRE QUATRIÈME

LE ROSAIRE ET LA SAINTETÉ HÉROÏQUE

Le degré de charité que demande l'état religieux constitue déjà une sorte de sainteté parfaite. Cependant, la fécondité de l'Eglise ne s'arrête pas là. La nature a épuisé toutes ses énergies, la grâce elle-même est à son apogée ; tout à coup elle se surpasse, le fini semble disparaître, le divin se montre seul ; nous avons nommé l'héroïsme.

C'est une sorte de milieu entre l'humain et le divin, ou, plutôt, c'est le divin qui transforme l'homme. C'est l'héroïsme, dit S. Thomas [1], qui rend certains hommes divins. *Secundum quam dicuntur aliqui, divini viri.* Tel est le dernier degré de la sainteté. Quand ces géants de la perfection passent à travers le monde, on se lève devant eux comme devant une manifestation de Dieu.

L'héroïsme ! toute la vie de l'Eglise en est comme tissue, depuis ses premiers Martyrs jusqu'à ses modernes Missionnaires. Douze millions de Martyrs ! c'est là vraiment que la sainteté a

1. Ia IIæ, q. 58, art. I, ad 1.

triomphé : le paganisme et l'enfer moissonnaient des victimes, l'Eglise moissonnait l'héroïsme. Les siècles suivants ont envoyé leur écho à cette grande voix des premiers siècles. Etre héroïque, c'est savoir briser la nature et sacrifier tous les amours à celui de Jésus. Toutes les époques ont vu ce prodige. Il y a d'abord l'amour filial, formé de respect, de tendresse et de crainte pieuse. Il a été immolé au Christ : l'enfant s'est arraché aux bras de ses parents pour suivre le Dieu persécuté, et souvent pour voler au supplice et à la mort. Ah ! sans doute le déchirement a été cruel et la blessure sanglante : qu'il en coûtait de résister aux caresses d'un père et de voir couler les larmes d'une mère ! Mais l'amour du Sauveur était plus doux et plus fort, il faisait des héros. Il y a aussi l'amour maternel, qui monte si vite au sublime, qui vit de sacrifice et de dévouement, qui est plus fort qu'un diamant et plus doux que la tendresse. Et cependant les mères ont immolé avec générosité une affection qui tenait à leurs entrailles mêmes. Voyez cette martyre au lieu de son supplice ; on amène près d'elle son jeune enfant pour le martyriser. La pauvre mère met la main sur son cœur pour lui recommander d'être fort, elle berce sa douleur dans sa foi et dans son amour, et elle dit à son fils : « O mon enfant, l'amour que je te porte est plus fort que moi-même... Eh bien ! parce que je t'aime et que tu m'aimes, je t'offre à Jésus pour te faire souffrir... Oh ! par pitié pour ta mère, mon fils, viens mourir ! » Après son enfant, elle marche

joyeuse à la mort, et dans ce double sacrifice elle trouve encore que le Seigneur est doux !

Enfin, il y a l'amour conjugal, qui de deux existences n'en fait plus qu'une et dont la gloire consiste dans une chaste fécondité. Et les époux à leur tour ont sacrifié leurs affections. Saint Alexis, saint Elzéar et sainte Delphine, saint Henri et sainte Cunégonde, saint Edouard et sainte Edithe, ont immolé leur cœur sur le cœur vierge de Jésus ; ils ont réservé leur front pour une couronne immaculée, et pour eux a fleuri la rose de l'Eden.

Oui, depuis le commencement de l'Eglise jusqu'à nos jours, on a vu de ces amants et de ces amantes passionnés du Crucifié ; quand ils n'avaient plus rien à donner, ils prenaient dans leurs mains leur sang pur et éloquent, et l'offraient à Dieu, en disant : O Bien-Aimé, que ce soit là le langage de notre amour ! Il ne nous reste plus rien, mais, quand l'amour a tout donné, il donne du sang. Eh bien ! voici du sang ! Et tous ces amis de la croix et toutes ces vierges héroïques ont répété à l'envi l'hymne triomphal de sainte Agnès martyre: *Amo Christum!* J'aime le Christ!

Voilà l'héroïsme. Nous ne pouvons raconter ici ses autres prodiges à l'égard du prochain. C'est bien l'héroïsme qui agitait la grande âme de saint Paul, lorsqu'il souhaitait d'être anathème pour ses frères ; c'est l'héroïsme qui inspirait l'apôtre des malheureux, saint Vincent de Paul, lorsque, montrant aux dames de Paris les enfants délaissés, il

s'écria : « Voyez maintenant si vous voulez les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges ! Leur vie et leur mort sont entre vos mains : je m'en vais prendre les voix et les suffrages... Il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux !...»

L'héroïsme a fait naître un amour passionné pour les ennemis, il a poussé les Saints à baiser la main sanglante des meurtriers de leur famille ; il faisait dire au Bx Grignon de Montfort : « O mon Dieu, prenez mon sang, mais pardonnez à mes ennemis ! »

L'héroïsme est encore vivant de nos jours, il serait facile de citer des noms et des faits éloquents, et que de pages brûlantes nous fournirait cette histoire d'amour ! Il durera tant qu'il y aura sur la terre des misères à soulager, de l'amour à donner et du sang à verser.

Nous-mêmes qui nous savons si imparfaits et si indignes d'être les frères des Saints, nous ne devons pas oublier que tout chrétien, dans certaines circonstances, peut être appeler à l'héroïsme. Le baptême, en créant en nous de nobles aspirations, nous a imposé de graves devoirs, et il peut y avoir dans notre existence des luttes si grandioses et si terribles que, la vertu ordinaire ne suffisant plus, il nous faudra des énergies d'un ordre supérieur : c'est alors que l'héroïsme entre en mouvement. Les justes ne sont pas pris au dépourvu dans ces circonstances extraordinaires ;

leur cœur est prêt pour ces grands combats. Il y a, en effet, dans toute âme en état de grâce, du sang de héros, ou plutôt, un sang divin qui veut s'élever à la hauteur de sa source ; il y a une semence féconde d'où sort le sublime. Ces germes d'héroïsme sont les sept Dons du Saint-Esprit. Au dire de S. Thomas, les Dons ne diffèrent pas en réalité de la vertu héroïque : ils sont comme une semence dont l'héroïsme est la fleur, ou comme une lyre dont l'héroïsme est le son. Dans certaines âmes la semence, quoique vivante, n'arrive jamais à sa fleur ; la lyre, quoique sonore, reste toujours muette ; mais toutes ont du moins la puissance de fleurir ou de vibrer. Il suffira d'un rayon de soleil pour faire mûrir la fleur ou d'un léger attouchement pour faire résonner la lyre : ce rayon, cet attouchement, c'est l'impulsion de l'Esprit-Saint qui nous saisit tout à coup et nous mène au sublime. L'humilité ne doit pas nous cacher cette belle doctrine ; si méprisables que nous soyons, notre âme peut, sous les doigts du suprême artiste, rendre des sons divins. Et c'est le Rosaire qui nous initiera à cette science, ainsi que nous allons l'expliquer.

Les théologiens enseignent que toutes les vertus se sont trouvées dans l'âme du Verbe à l'état parfait et au degré héroïque. Notre-Seigneur a constamment vécu de sublime, en sorte que l'histoire de sa vie est devenue l'histoire de l'héroïsme. Mais l'histoire de Jésus, c'est le Rosaire : l'héroïsme a donc pénétré et embaumé toute la série

des Mystères. C'est là que les dons de l'Esprit-Saint, semence féconde cachée dans l'âme de Notre-Seigneur, ont produit leur fleur, et que la lyre céleste a fait entendre ces sons merveilleux qui ravissent le genre humain. Dès lors, il nous suffit de bien méditer le Rosaire pour contempler la vertu à son apogée, et tous ceux qui sont prédestinés à l'héroïsme sont par là même prédestinés à devenir conformes au Dieu qui se révèle dans les Mystères.

C'est bien à cette école que se sont formés les Saints. Un jeune chevalier, Jean Gualbert, entouré d'une escorte nombreuse, allait punir le meurtrier de son frère ; l'assassin sans défense, ne pouvant éviter le glaive vengeur, étend les bras en croix, fait appel au mystère du Crucifiement ; c'était un Vendredi-Saint. Un tel souvenir était capable de faire germer l'héroïsme. Jean Gualbert ne se contente pas de pardonner à son ennemi, il le prend désormais pour son frère. Entrant ensuite dans une église, il voit le crucifix incliner sa tête vers lui pour le remercier. Voilà ce qu'avait déjà fait la pensée d'un Mystère avant l'institution du Rosaire ; il en sera ainsi des autres.

Les Mystères, en effet, ne sont pas seulement des exemples d'héroïsme ; ils possèdent encore une efficacité spéciale pour nous faire pratiquer ce qu'ils enseignent. Il n'est pas inutile de rappeler ici ce que nous avons dit plus d'une fois : notre union avec l'âme du Verbe nous dispose à recevoir des grâces qui nous rendront semblables à

elle, et notre pieux contact avec l'héroïsme du Sauveur nous méritera des secours actuels pour être héroïques comme lui. Ces grâces de choix sont le rayon de soleil qui fait naître et mûrir la fleur contenue seulement en germe dans notre âme, et le frémissement qui fait vibrer la lyre du sublime, muette auparavant. C'est alors que le souffle divin emporte nos âmes et les mène à son gré ; on ne connaît plus, au moins pour quelques instants, les imperfections d'autrefois, et il semble que se vérifie pour nous la parole de l'Ecriture : Saül aussi est devenu prophète. Ainsi, sans sortir du Rosaire, on peut parvenir à l'apogée de la sainteté.

L'héroïsme n'est pas un fait rare dans les annales des chevaliers de Marie et nos lecteurs se rappellent comment il inspira les trois Frères-Prêcheurs, apôtres du Rosaire, qui se montrèrent si sublimes dans le naufrage de *La Bourgogne*.

Ce n'est pas tout. Si l'héroïsme est une vertu divine, il lui faudra un langage divin. Eh bien ! Dieu prêtera aux héros de la sainteté une grande voix, qui est le miracle. La véritable Eglise a toujours enfanté des thaumaturges : les miracles ont été comme les éclairs et les tonnerres au milieu desquels la loi nouvelle a été promulguée. Ils étaient plus nombreux aux premiers siècles, alors que la voix du paganisme dominait la voix de la vérité ; mais ils sont nécessaires à toutes les époques pour manifester la sainteté de l'Eglise et convertir les âmes. Il y a toujours des infidèles.

Hélas ! au milieu d'une société inondée des lumières de l'Evangile, nous entendons, chaque jour, l'incrédulité élever contre le Christ et son Eglise d'insolentes protestations. Le Dieu puissant et miséricordieux a voulu couvrir ces clameurs par la voix du miracle. Chaque année à Lourdes, pour ne pas dire d'un bout à l'autre de l'univers, le miracle retentit comme un coup de tonnerre, et parfois les oreilles les plus rebelles sont obligées de l'entendre. Non, le miracle n'abandonne pas l'Eglise. Jésus-Christ, d'ailleurs, l'avait promis, car il avait dit d'une manière universelle à tous les hommes et à tous les temps : « Celui qui croit en mon nom fera les prodiges que je fais et il en fera de plus grands encore ».

Cette parole a eu un solennel accomplissement.

A toutes les époques l'Eglise a placé des saints sur les autels. Or, elle a exigé de tous le tribut du miracle, et dans l'examen des faits elle s'est montrée d'une sévérité presque excessive. Cependant, les saints sont montés sur les autels, payant après leur mort ce tribut du miracle, comme ils avaient payé pendant leur vie le tribut de l'héroïsme. Il ne répugne pas absolument que les méchants soient prophètes et thaumaturges, mais, en règle générale, le miracle est le témoignage suprême de la sainteté, particulièrement de la sainteté héroïque. C'est pourquoi, en entendant cette grande voix, plus admirable et plus puissante que celle des fleuves et des mers, nous nous écrions : *Credo*

sanctam Ecclesiam, Je crois à la sainteté de l'Eglise !

Le Rosaire, qui enseigne et inspire l'héroïsme, est également fécond en miracles. On connaît cette parole de Pie IX : « Parmi toutes les dévotions approuvées par l'Eglise, il n'en est pas que le Ciel ait honorée de tant de miracles que le Rosaire ». Circonstance vraiment remarquable, la Vierge des miracles, Notre-Dame de Lourdes, est aussi la Vierge du Rosaire, la Vierge qui présente aux peuples le chapelet, signe d'espoir.

Les miracles du Rosaire ont eu une portée sociale véritablement immense, et ils offrent ce caractère particulier, que ce furent des triomphes définitifs pour l'Eglise, anéantissant à jamais la puissance du mal. Le Rosaire se rencontre avec les Albigeois : du premier coup c'est la victoire complète. Ce fait est particulièrement digne d'attention.

Les grandes hérésies n'ont jamais été terrassées d'un seul coup ; chacune d'elles a suffi à remuer plusieurs générations, et bien des siècles après la mort de leurs auteurs elles ont encore enfanté des tempêtes et des orages. L'erreur albigeoise, au contraire, disparut d'un seul coup, quoiqu'elle fût défendue par une secte puissante qui avait pour elle tout ce qu'il y a de grand et de séduisant dans le monde. L'apparition du Rosaire l'avait foudroyée : saint Dominique, de son vivant, la vit blessée à mort sans espoir de résurrection, et bientôt après, sur les ruines de cette hérésie

impure, la France et l'Eglise saluaient l'aurore d'un radieux avenir.

Quelques siècles plus tard le Rosaire se rencontra avec l'Islamisme dans le golfe de Lépante ; les infidèles virent dans les airs la Mère de Dieu terrible comme une armée rangée en bataille et animant elle-même les chrétiens au combat. Ici encore victoire définitive. L'empire de Mahomet ne s'est jamais relevé de cette défaite ; il a depuis végété dans l'impuissance sans jamais retrouver ses jours glorieux d'autrefois.

Enfin le Rosaire s'est rencontré avec l'orgueilleuse Réforme au siège de La Rochelle. Victoire définitive ! dès ce jour le prestige du Protestantisme fut à jamais ruiné en France.

Tels sont les grands miracles historiques du Rosaire. Nous n'essaierons pas d'en rappeler d'autres ici. Miracles de protection, miracles de guérison, miracles de conversion, ils sont, pour ainsi dire, de tous les jours ; et les revues du Rosaire ont souvent l'occasion de publier quelques-uns de ces traits merveilleux. Notre but était de montrer seulement en passant que le miracle et l'héroïsme sont unis dans le Rosaire, comme ils le sont dans la vie des Saints. Le Rosaire prouve de la sorte la sainteté de la véritable Eglise.

Quoique, en effet, ces miracles soient dus à la Mère de Dieu, ils sont faits dans l'Eglise et pour l'Eglise, et ils servent à faire resplendir en elle cette éclatante auréole qui la distingue de

toutes les sectes, et qui s'appelle la note de sainteté. *Credo sanctam Ecclesiam.*

Nous savons maintenant comment le Rosaire bien compris peut nous initier à tous les degrés de la vie parfaite : il nous reste à demander à Marie la grâce de réaliser quelques-uns de ces enseignements, étant bien persuadés que, si nous obtenons cette connaissance pratique du Rosaire, nous aurons conquis la science des saints.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

PREMIÈRE PARTIE

L'auteur de la sainteté : Jésus

CHAPITRE PREMIER

Le Rosaire et le Sacré-Cœur de Jésus

CHAPITRE DEUXIÈME

Le Rosaire et l'Ame de Jésus. — Sa science

CHAPITRE TROISIÈME

Le Rosaire et l'Ame de Jésus. — Sa grâce

CHAPITRE QUATRIÈME

Le Rosaire et la divinité de Jésus

DEUXIÈME PARTIE

Le Rosaire et la pratique de la sainteté

Marie et Joseph

CHAPITRE PREMIER

Le Rosaire et la Très Sainte Vierge Marie

modèle de la prédestination

CHAPITRE DEUXIÈME

Le Rosaire et la Très Sainte Vierge Marie

mère de la grâce

CHAPITRE TROISIÈME

Le Rosaire et la Sainte Vierge Marie

patronne de la bonne mort

CHAPITRE QUATRIÈME

Le Rosaire et Saint Joseph

TROISIÈME PARTIE

Le Rosaire et la pratique de la sainteté

CHAPITRE PREMIER

Le Rosaire source de sainteté

CHAPITRE DEUXIÈME

Le Rosaire et la sainteté commune

CHAPITRE TROISIÈME

Le Rosaire et la sainteté parfaite

CHAPITRE QUATRIÈME

Le Rosaire et la sainteté héroïque

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL-28, P. Q. (CANADA)